Se préparer à des gestes d'hospitalité

hospitalité

Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie

Se préparer à des gestes d'hospitalité

Les troubles et la souffrance psychiques pourraient devenir un sujet d'hospitalité. Cette hypothèse est le fil conducteur des textes rassemblés dans ce livret. L'hospitalité n'est pas un thème nouveau pour le *Mouvement pour une psychiatrie démocratique*. Il s'est progressivement énoncé suite au forum de 2011 qui recommanda de mieux exprimer le sens des différentes propositions politiques du Mouvement. L'hospitalité est devenue un univers d'inspiration, un imaginaire social qui permet de mettre en œuvre des manières de vivre ensemble.

Les textes servent tout autant de mise au point que d'invitation à poursuivre. Il s'agit de rendre intelligible ce que l'hospitalité permet auprès des troubles et de la souffrance psychique. Quatre textes tentent une éclaircie : *Se préparer à des gestes d'hospitalité* (Olivier Croufer), *De l'éthique individuelle à la pratique collective* (Mathieu Bietlot), *Le trouble savoir du trouble* (Mathieu Bietlot) et *L'hospitalité et la crainte de la contamination* (Marie Absil). Mettre en œuvre un univers d'inspiration s'accomplit dans un horizon normatif. Un texte introduit cette dynamique normative : *Les troubles embarqués des horizons normatifs* (Olivier Croufer). Un autre formalise l'état actuel d'une proposition politique du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique : Permettre des dispositifs intégrés de santé mentale*. Quatre textes tentent de rendre sensible les mondes de l'hospitalité. Ils racontent en situation des passes et des impasses des gestes d'hospitalité. *Protéger : maison-institution et cellules de Louise Bourgeois* (Véronique Renier, Olivier Croufer) s'immisce auprès des objets-amis d'un atelier. *L'hôte d'Albert Camus* (Olivier Croufer) révèle les hésitations des hôtes dans cette nouvelle. Dans *Les droles, épisode 4 : la chute* (Christian Legrève), Jacques sent qu'il vacille. Dans *Une « fraternité discrète », comme disait l'autre* (Tatiana Klejniak), qui parle ? Celui qui s'est un jour retrouvé à l'hôpital ?

Évidemment, le lecteur peut entrer par la porte qui lui convient le mieux. La séquence de textes qu'il établira est elle-même une histoire. Elle raconte ses rapports actuels à l'hospitalité alentour des troubles et des souffrances psychiques, sa sensibilité, ses besoins de comprendre, ses questions, son désir. Si par bonheur ces textes étaient aussi l'occasion d'un usage collectif, ce serait l'histoire d'un groupe voire d'une institution qui s'exprimerait dans leur choix d'un séquençage. Tourner la page de cette introduction, c'est déjà poursuivre une composition personnelle et collective des rapports aux troubles-souffrance.

Sommaire

Concepts 6
Se préparer à des gestes d'hospitalité 8
De l'éthique individuelle à la pratique collective : la question de l'institution 15
Le trouble savoir du trouble 20
L'hospitalité et la crainte de la contamination 26

Normes 30
Les troubles embarqués des horizons normatifs 32
Proposition politique : Développer des Dispositifs intégrés de santé mentale 38

Récits & Œuvres 40
Protéger : de la maison-institution aux cellules de Louise Bourgeois 42
L'hôte d'Albert Camus 51
Les Droles : «La chute» 58
Une « fraternité discrète » comme disait l'autre (Lacan) 62

concepts

Se préparer à des gestes d'hospitalité

INTERVENTION AU COLLOQUE DU CRÉSAM : «A L'ÉCOUTE DES USAGERS», LE 8 OCTOBRE 2018
OLIVIER CROUFER AVEC LES LECTURES DE DOMINIQUE HANIKENNE

Qu'est-ce qui nous a amenés à parler d'hospitalité ?

Pour ceux qui aiment penser à ce qui est juste ou injuste, sain ou malsain, ce qui conduit à de la bonne santé ou non, ce qui amène de la dignité ou de la bassesse…, les repères se trouvent bien plus dans la formulation d'un problème, d'un beau problème, que directement dans les solutions. Et donc pour réfléchir à l'écoute des usagers, plutôt que d'aller trop vite aux solutions, nous préférons d'abord nous insérer dans des Univers de référence, ou des Imaginaires de référence qui vont permettre de déployer les problèmes de la vie quotidienne, mais de telle manière que nous puissions les partager ensemble, et raconter ce qui nous faire vivre en société.

Depuis quelques années, avec des compagnons du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique*, nous nous sommes construit quelques univers de référence pour penser les problèmes que nous rencontrons auprès des personnes qui souffrent de troubles psychiques, puis, dans un deuxième temps, mettre en œuvre des propositions qui découlent de la façon dont nous avons pensé ces problèmes. Aujourd'hui je me limiterai à un seul de ces univers de référence : l'hospitalité, puisqu'il convient très bien pour penser l'écoute de l'usager.

Quand nous construisons des univers de référence, notamment celui autour de l'hospitalité, nous le faisons avec deux perspectives au moins :

1 Nous souhaitons amener les gens à aborder les problèmes de la vie quotidienne en tâchant de les comprendre, de partager le sens ou le non-sens qu'ils ont aujourd'hui et quelles formes intéressantes, porteuses de vie, ces problèmes pourraient avoir demain. Autrement dit, d'un problème de la vie quotidienne, nous voulions entraîner les gens dans une démarche de recherche. Car c'est bien à cela que nous invite un problème. Un problème commence toujours par quelque chose qui cloche, qui nous déconcerte. Cela est particulièrement vrai en psychiatrie, où nous sommes amenés à être surpris, troublés par ce que vit quelqu'un, mais aussi éventuellement irrités ou agacés. Un univers de référence permet alors au problème de la vie quotidienne de bénéficier d'un imaginaire social pour se déployer, pour se mettre à chercher ensemble – pas directement à donner des solutions, encore moins à trop vite condamner – mais continuer à chercher, en l'occurrence comment rester hospitalier.

2 Si nous souhaitons chercher ensemble, nous avons besoin d'univers de référence qui parlent à tout le monde. En travaillant en éducation permanente, on prend vite le pli de se tourner vers la société dans son ensemble, autrement il ne serait pas possible d'envisager des processus d'émancipation. Mais cela tient aussi spécifiquement à la situation des personnes avec des troubles psychiques, car dès qu'on s'intéresse quelque peu à leur vie quotidienne, nous nous trouvons rapidement impliqués avec un parent, un ami, un voisin, un propriétaire qui n'est pas payé, un médecin découragé, un policier qui aimerait être bienveillant, etc. Si l'hospitalité est susceptible de devenir un univers de référence commun, c'est que nous pouvons, sérieusement, faire l'hypothèse que la plupart des gens y sont sensibles. Qui n'a jamais cherché à rendre son chez-soi hospitalier ? Mais aussi parce que l'hospitalité ouvre à un imaginaire suffisamment large qui laisse de la place à des variations individuelles ou des variations sociales. Un Univers de référence n'est pas là pour tracer des lignes morales autoritaires, il est là pour ouvrir à des variations possibles sur ce que permet - ou ne permet pas - l'hospitalité, ses dangers, et laisser s'exprimer des paradoxes, voire des tensions qui permettent aux personnes de parler de ce qui a de la valeur pour vivre ensemble.

Alors, commençons à former, puis déployer cet univers de référence. Ça ne peut commencer que par un problème de la vie quotidienne, un événement qui ouvrirait à une démarche de recherche à laquelle plusieurs seraient sensibles. Pour l'hospitalité, cela pourrait commencer comme ceci.

Cet exposé était entrelacé d'extraits du récit Hospitalité tiré de «Mais où s'en va la vie»[1]. La lecture était réalisée par Dominique Hanikenne. La lecture de ce texte permet d'entrer dans l'univers sensible de l'hospitalité.

https://youtu.be/1xmUyEIHIZU

[1] *«Mais où s'en va la vie. Trois récits à faire suivre de propositions politiques». Ce volume de récits est à compléter par le cahier de propositions politiques du Mouvement pour une psychiatrie démocratique. Ils sont édités par le Centre Franco Basaglia asbl et disponible sur leur site www.psychiatries.be*

Se préparer

Si nous passons par de l'hospitalité pour tenter de mettre en œuvre quelque chose entre nous, deux discussions vont nous animer. Ces discussions ne doivent pas tout de suite être tranchées. Elles gagnent aussi à rester ouvertes car elles permettent d'entendre et de comprendre une diversité de points de vue sur l'hospitalité.

Une première discussion concerne les lieux. À partir de quels lieux écoute-t-on la personne ? Quels lieux sont à même d'ouvrir à de l'hospitalité ? Un asile ? Un hôpital ? Une maison comme celle de Juliette et de sa maman ? Une ferme comme dans l'enfance d'Évelyne ? Un atelier de djembé, un squat, un service de santé mentale, un commerçant ? La notion d'hospitalité, si nous cherchons à la mettre en œuvre ensemble, invite à discuter à partir de lieux diversifiés. Elle va probablement nous obliger à sans cesse questionner ce que les lieux permettent ou ne permettent pas, ce qu'ils pourraient permettre, pour les uns et les autres, pour nous...

Une deuxième controverse se déploie à partir du moment où nous cherchons à faire hospitalité non pas pour un usager en général, mais pour chaque personne en particulier, et donc aussi pour ces personnes pour lesquelles l'hospitalité peut être compliquée. S'il peut être difficile d'ouvrir la porte à des migrants, c'est qu'ils viennent aussi nous apporter un problème, ils viennent troubler notre culture, ce qui peut se transformer pour certains en heureux événement, mais cela ne va pas de soi pour chacun. Il en est de même avec les troubles psychiques. Le trouble ne concerne pas uniquement la personne qui en est probablement la plus intensément affectée, mais il concerne chaque personne avec laquelle les relations se font. Et cela peut être aussi pour celles-ci particulièrement troublant, dérangeant, voire menaçant. Je ne pense pas spécifiquement à une menace violente, mais une menace envers un mode de vie, un confort moral essentiel à l'intégrité d'une personne. Et lorsque ce trouble est supporté par les entourages, décréter qu'il convient d'être bienveillant ne va pas nous aider.

Pour qu'il y ait de l'hospitalité quand celle-ci ne va pas de soi et c'est le cas, souvent ou parfois, pour les personnes qui souffrent de problèmes psychiatriques, nous avons besoin de construire les raisons de l'hospitalité, au niveau éthique, et aussi vraiment sur le plan affectif.

L'hospitalité commence avec une sensibilité à la vulnérabilité d'autrui. C'est quelque chose qu'ont bien compris ceux qui essaient de travailler à l'accueil des migrants. Il peut y a avoir mille raisons d'accueillir chez soi un étranger, mais quand cet accueil entraîne des différends culturels ou un coût social ou personnel, vous ne vous investirez qu'à partir du moment vous vous sentirez une responsabilité devant la vulnérabilité des personnes. Vous ne pouvez quand même pas les laisser seules dans leur triste sort. Culturellement, il devient alors important de raconter, de scénariser cette souffrance, en parlant de la guerre que ces personnes fuient, des drames qu'elles ont subis, de manière à inaugurer une responsabilité d'hospitalité. Les migrants nous renvoient en miroir aux conditions qui rendent possible une hospitalité pour les personnes avec des troubles psychiques. Nous ne prendrons part à de l'hospitalité pour quelqu'un qui apporte un trouble que si nous sommes suffisamment sensibles à leur vulnérabilité, à une souffrance de laquelle ils ne peuvent sortir seuls.

Pour qu'il y ait hospitalité, il faut cette sensibilité, mais aussi être capable de tenir avec cette sensibilité, qu'elle ne s'émousse pas. Tenir car il y a certainement une double manière d'être désarçonné par la souffrance psychiatrique (j'utilise souffrance psychiatrique pour parler de ce qui a rapport à la maladie mentale, mais cela vaut aussi pour les détresses d'origine sociale pour lesquelles on arrive à pas à sortir)

Une première façon d'être humainement bouleversé est qu'il faut parfois tenir dans une certaine impuissance. Parfois la relation ne semble rien pouvoir. Et la tendresse, l'attention, le soin, la compréhension n'allègent parfois que si peu. Les professionnels du soin ont appris tant bien que mal à composer avec cette humilité. Mais pour un parent, un collègue, un copain ou inconnu, il n'est pas facile de supporter dans la durée cette forme d'impuissance, d'autant plus s'ils sont pris dans le paradoxe d'être à la fois sensible à la souffrance d'une personne et en même temps ne pas pouvoir toujours agir pour alléger. La relation devient humainement difficilement tenable. Et même pour des personnes ouvertes à de l'hospitalité, l'occasion de fermer la porte pointera toujours son ombre au coin de la rue.

Il y a un autre versant de la souffrance qui est problématique. Il est, pour chacun, difficile de se reconnaître en dehors des normes communément admises, et pour une part, la souffrance vient de là. Ce que vivent les personnes qui vivent intensément des souffrances psychiques, qu'elles soient plutôt du côté d'une maladie mentale ou plutôt d'origine sociale, vient toujours ouvrir un décalage par rapport aux normes sociales qui règlent… nos façons d'être affectés (elle se répète sans cesse dans la tristesse d'une mélancolie), nos façons de vivre le monde (elle le délire), nos façons d'être en rythme avec les autres (elle va bien trop lentement pour pouvoir travailler avec elle), etc. Si nous nous plaçons sur le plan de l'hospitalité, ce n'est pas uniquement l'hôte, celui qui est reçu, mais l'hôte, celui

qui accueille qui doit se débrouiller et cheminer avec ses normes sociales qui en viennent à être troublées. Il y a de nouveau une position qui est difficilement tenable pour les hôtes, et qu'ils ne peuvent, en tout cas, tenir seuls, car on ne transforme pas les normes, a fortiori quand elles sont sociales, tout seul, mais ensemble. Pour autant qu'il s'agisse de les transformer, certes, mais souvent on est amené à se poser la question.

L'hospitalité ne va donc pas de soi. Elle ne se décrète pas en dictant des consignes morales : sois bienveillant, sois tolérant.. Mais en permettant aux personnes de déplier les problèmes d'hospitalité qui racontent nos hésitations. L'hospitalité demande une préparation pour construire les raisons d'être hospitalier à partir d'une sensibilité à la vulnérabilité des personnes (ce qui est loin d'être acquis pour les personnes psychiatrisées : ils sont, disent certains, lourds, graves, irritants, voire dangereux …). Il est donc fondamental de façonner une sensibilité qui conduit à ouvrir sa porte. Et en même temps, il est indispensable d'amener un support pour ceux qui deviennent hôtes car agir en regard de la souffrance psychiatrique ou d'origine sociale ne va pas de soi. Il y a besoin d'un support pour discuter des lieux d'hospitalité (quels sont ceux qui permettent d'être entendu, mais aussi de protéger, reconnaître la dignité d'une personne). Il y a besoin d'un support pour soutenir les gestes d'hospitalité. Un geste est un mouvement relationnel qui est aussi profondément affectif et qui demande pour qu'il se manifeste d'être sans cesse nourri de ce qui nous rend sensibles à la vie d'autrui. Le geste d'hospitalité a ainsi besoin de mondes (des ateliers, des collectifs, des familles, des entreprises) qui vont nourrir cette sensibilité et permettre un travail critique à l'égard des normes sociales qui les stabilisent.

Deuxième lecture d'un extrait de Hospitalité, tiré de «Mais où s'en va la vie».

https://youtu.be/5_vUpegpzQ0

Institutions et imaginaire social

À ce point, nous pouvons faire bifurquer politiquement l'hospitalité dans plusieurs directions. Telle que je l'ai présentée, l'hospitalité devient une éthique. Elle invite à conduire sa vie à partir d'une sensibilité à la vulnérabilité d'autrui et à chercher avec chaque personne la façon de lui ouvrir la porte. Une option est de laisser cette éthique à la liberté de chacun. Cela ne peut, de toute façon, qu'être comme ça car une éthique ne s'impose pas d'autorité, elle s'accomplit personnellement.

Mais en même temps, on se rend bien compte que l'accomplissement de l'hospitalité a besoin d'institutions. L'hospitalité nous confronte à des problèmes qui viennent troubler et compliquer tout autant le désir d'hospitalité dans une culture, que le désir singulier de ceux qui, dans cette culture, seraient tout à fait partant pour une telle éthique. Les institutions sont donc utiles à plusieurs titres. Pour rendre sensible, dans notre culture, la vulnérabilité singulière des personnes qui souffrent de maladie mentale ou de troubles psychiques, et alimenter des élans d'hospitalité. Et les institutions sont aussi utiles pour accompagner ceux qui y sont déjà sensibles et déjà dans des gestes d'hospitalité mais qui ne peuvent supporter seuls cette démarche. D'un point de vue politique, c'est-à-dire la manière dont on va organiser les façons de vivre ensemble, ou bien on favorise des institutions qui permettent que les gestes d'hospitalité s'épanouissent, ou bien on peut faire passer le trouble, le dérangement qu'essaie de prendre en compte l'hospitalité vers de tout autres modes de gestion politique, car un trouble peut aussi faire l'objet d'une remise en ordre normative, autoritaire et sécuritaire.

Avec mes compagnons du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie*, nous avons construit 10 propositions institutionnelles[2]. Elles se déclinent autour de quelques univers de référence. Pas uniquement celui de l'hospitalité, mais aussi par exemple « offrir de la reconnaissance » ou « permettre de l'émancipation ». Parmi ces 10 propositions institutionnelles, j'en sors une. Il faut bien commencer par quelque part. Aujourd'hui, une institution est indispensable pour faire vivre de l'hospitalité. C'est le service de santé mentale. Parce que dans la position qu'il occupe actuellement dans le système de soin de santé mentale, il est probablement l'une des institutions les plus à même de permettre un travail commun d'écoute et d'accueil d'une personne troublante, mais aussi, par sa proximité sur un territoire, de permettre que ce travail commun ne se déroule pas qu'en son sein, mais en accompagnant différents lieux où peuvent vivre des gestes d'hospitalité.

Le service de santé mentale est donc sur le bord d'une position stratégique pour déployer de l'hospitalité dans notre société. Sur le bord car ce n'est quand même pas tout à fait prévu comme cela. Ni dans ses missions telles qu'elles s'énoncent dans le décret actuel ou celui qui se prépare. Ni a fortiori dans ses moyens. Faire vivre une institution pour qu'elle mette en œuvre l'imaginaire que nous nous donnons pour vivre ensemble, oblige souvent à changer les normes de ces institutions. Nous nous lançons à Liège, dans la création d'une réflexion sur ce que pourrait être – imaginons - un service de santé

[2] *Voir «Mais où s'en va la vie ? Propositions politiques à faire précéder de récits», à lire sur www.psychiatries.be.*

mentale qui se serait porté notamment par cet univers de référence de l'hospitalité. Quels espaces pour de l'hospitalité propose-t-il (collectifs, ateliers…), comment devient-il suffisamment mobile sur un territoire car l'hospitalité n'a pas qu'à exister en son sein, et notamment comment il reste mobile pour des situations de crise et des personnes chroniques… Vous êtes les bienvenus dans ce processus.

Mais cette étape de recherche institutionnelle et pratique est déjà le pas suivant au-delà de ce que nous souhaitions dire maintenant. Ce qui relance le désir d'un changement, ce sont bien ces imaginaires de référence que nous nous donnons pour penser et mettre en œuvre la façon dont nous souhaitons vivre ensemble. Je voudrais exprimer ma gratitude envers les personnes qui souffrent de troubles psychiques pour ce qu'elles nous amènent à reconsidérer ces imaginaires, pour ce qu'elles nous forcent à questionner ce qui à de la valeur pour faire société. C'était pour nous une joie de partager ce désir d'hospitalité avec vous.

De l'éthique individuelle à la pratique collective : la question de l'institution

MATHIEU BIETLOT
PHILOSOPHE

L'hospitalité antique

L'hospitalité antique[1] se décrypte dans les pratiques et les légendes des Grecs, des Celtes ou des Germains à l'époque de l'Empire romain. Ce n'est pas tant la pitié ou la bienfaisance qui la motive. Elle est inspirée par la caractère sacré de l'hôte, celui qui, venant d'ailleurs, porteur d'une différence, offre un passage entre un autre monde et celui de qui l'accueille. René Schérer a intitulé son éloge de l'hospitalité *Zeus hospitalier* pour en signaler le caractère sacré, divin. Celui-ci se situe du côté de l'accueilli et non de l'accueillant : Zeus est dit hospitalier non pas parce qu'il reçoit magnanimement tout le monde dans son palais mais dans la (dé) mesure où c'est lui qui est reçu par les êtres hospitaliers. Tous les visiteurs, en particulier les étrangers et les mendiants, sont des émissaires de Zeus. Dans l'Odyssée – long poème qui relate les péripéties du retour d'Ulysse après la guerre de Troie déclenchée par une entorse à l'hospitalité – Antinoos, un prétendant à la femme d'Ulysse, se fait réprimander de la sorte : « *Antinoos, ce n'est pas beau : tu as frappé un pauvre errant. Imprudent ! Si c'était quelque dieu du ciel ! Semblables à des étrangers venus de loin, les dieux prennent des aspects divers et vont de ville en ville connaître, parmi les hommes, les superbes et les justes.* »[2] Jésus de Nazareth tiendra des propos à peu près semblables huit siècles plus tard.

Chacun des vingt-quatre chants de cette épopée décrit des cérémonies de réception et définit l'une ou l'autre modalité de l'hospitalité antique. Au cours de ces rituels, tout invité est accueilli a priori. L'hospitalité se déroule d'abord dans l'anonymat. Sans lui poser de question ni lui demander de montrer patte blanche, on le nourrit, le lave, le fête, lui offre le repos, parfois des faveurs sensuelles. Ce n'est qu'une fois repu qu'il décline son identité et

[1] *Nous parlons d'antique par souci de généralisation bien qu'en Grèce, on en trouve les traces dès la période archaïque.*
[2] *Odyssée, XVII, 483-485, cité par René Schérer, Zeus hospitalier, éd. de la Table ronde, 2005 (1993), p. 157.*

qu'une éventuelle méfiance à son égard peut se manifester, qu'on se demande s'il n'est pas dangereux ou mal intentionné. Descendant de l'Olympe et de la mythologie, des philosophes contemporains, comme Emmanuel Levinas, Jacques Derrida ou Alain Brossat, ont souligné ces traits d'inconditionnalité et de gratuité propres à l'éthique de l'hospitalité. Elle n'a pas besoin de raisons, de justifications, elle s'accorde sans réserve ni calcul. Elle ne peut être prescrite, encadrée ou restreinte par des règles ou des critères. De ce point de vue, toute institutionnalisation, toute codification trop formelle risque de la limiter ou de la dévoyer.

Ce n'est donc point le proche, le familier, le similaire, le rassurant mais bien le lointain, l'étranger, le différent, l'inquiétant qui inspire l'hospitalité antique ou éthique. Selon les croyances ou incroyances, l'exilé et l'errant allégorisent le divin ou l'altérité absolue qui fonde l'éthique, la sortie du règne animal. Le vagabond ne désigne pas que le migrant. Il renvoyait aussi – avant ce que Foucault a qualifié de « grand renfermement » au XVIIe siècle – au fou, à l'étrange, au possédé qui lui aussi ouvre un passage vers un autre univers.

Cette pratique de l'hospitalité avait pour vertu et finalité de transformer le lointain voire l'ennemi en proche et en ami sacré. « *Le prochain ne commande pas l'hospitalité, il s'actualise en elle. Elle détient le secret du passage de l'éloignement à la proximité.* »[3] Ce processus hospitalier se trouve résumé dans l'ambigüité du mot hôte – l'accueillant et l'accueilli. En latin, le mot vient de la rencontre entre deux termes antagonistes : « hospes », l'invité, et « ostis », l'ennemi, reliés par le verbe « hostire » qui signifie rendre la pareille, mettre à niveau deux individus, l'un venant de l'extérieur, l'autre étant maître de l'intérieur. Dans son sens le plus antique et le plus éthique, l'hospitalité réunit et égalise l'hôte et l'hôte.

L'institutionnalisation de l'hospitalité

Cette hospitalité plutôt spontanée, relevant d'un devoir moral sacré, d'une loi du cœur non écrite, s'est progressivement – bien que d'une manière non linéaire – codifiée dans des textes réglementaires et institutionnalisée dans des lieux ad hoc. Déjà l'*Odyssée* qui exaltait l'hospitalité archaïque et quelque peu anarchique, excessive, avait commencé à la baliser, la codifier et à la faire pencher vers la mesure et la rationalité.

Les fondateurs des deux grandes écoles de la philosophie occidentale, Platon et Aristote, se disputaient pour savoir si l'hospitalité devait relever de l'éthique ou de la politique. Le premier

[3] *René Schérer, op. cit., p. 30.*

la situait au premier rang des obligations civiles et sacrées des citoyens. Dans sa description de la République idéale, l'institution de lieux publics d'accueil des étrangers fut préférée à une hospitalité privée, souvent défaillante. Aristote en faisait une vertu, la grandeur même de la vertu, qui doit se pratiquer avec prudence et modération mais sans prescription. Il l'associait à l'amitié et en induisait qu'on ne peut avoir trop d'hôtes à la fois sans risquer de n'en avoir aucun vraiment. Le développement des cités grecques où s'inventa la démocratie fut aussi l'occasion de transcrire l'hospitalité dans des lois communes. Le christianisme, et ensuite l'islam, ont poursuivi le mouvement tout en maintenant l'ambiguïté entre l'aspect humain et divin de l'hospitalité.

Mais c'est décisivement avec la Modernité et la constitution des États-nations que l'organisation de l'hospitalité a été révolutionnée. Cette période a d'abord vu l'essor de la marchandisation et de l'utilitarisme. Avec les auberges, les tavernes et les cabarets, les dispositions à l'égard des voyageurs se sont transformées en échanges commerciaux. L'hospitalité se perd dans l'hôtel puisque payer c'est annuler l'accueil, la générosité. Avec les Lumières, l'époque a également généralisé le triomphe de la rationalisation et de l'universalisation. Emmanuel Kant a démontré philosophiquement la nécessité d'ériger l'hospitalité en droit universel (mais bien circonscrit) dont il était de l'intérêt de tous de le respecter afin de garantir la paix entre les peuples[4]. Elle quitte donc le domaine éthique, empathique, rituel et subjectif pour entrer dans celui de la loi, des procédures, du raisonnement et des critères. « *Là où le droit se prononce en garanties exigibles par et pour tout un chacun, l'hospitalité, dans la mesure où elle est toujours accompagnée d'une nuance de fantaisie et d'arbitraire, ne peut que s'effacer.* »[5]

Ces calculs intéressés des marchands et du philosophe sont rejoints par les calculs efficients du politicien ou du gestionnaire public. L'État-nation suivi par l'État social ont concrétisé et généralisé ce nouveau rapport froid à l'hospitalité. Pour tenter de limiter l'arbitraire puis de corriger les inégalités autant que par souci d'économies d'échelle, l'État moderne a pris en charge de manière impersonnelle, collective et rationalisée toute une série de matières qui relevaient des relations interpersonnelles et restaient tributaires de l'initiative des individus ou des communautés aux ressources et disponibilités inégales. Comme la solidarité, l'enseignement ou la santé, l'hospitalité a fait l'objet de politiques étatiques, d'institutions publiques et de services à prétention universelle. S'il y a un avantage en terme d'égalisation et d'intégration de tous (théoriquement), il se paye d'une anonymisation et standardisation de ces rapports sociaux pourtant fondamentaux (le don,

[4] *Emmanuel Kant, Projet de paix perpétuelle, trad. de l'allemand par K. Rizet, éd. Mille et une nuits, 2001 (1795).*
[5] *René Schérer, op. cit., p. 110.*

la compassion…) et d'une excessive bureaucratisation des procédures avec la fixation de critères objectifs dont la vérification passe par un travail policier, de plus en plus suspicieux dès que la pression des chiffres passe avant la considération de la personne. Chargé d'accueillir et de prendre soin des personnes troublées, l'hôpital psychiatrique ne s'est pas montré très hospitalier. C'est le moins qu'on puisse écrire[6].

Le ver loge-t-il dans l'institution ?

Nous voudrions clôturer la présente analyse en complexifiant l'antinomie qui l'a structurée : d'un côté l'éthique bienveillante, individuelle et primesautière, de l'autre l'institution normalisatrice, publique ou lucrative. Toute institution est-elle condamnée à se scléroser, à dévoyer sa raison d'être et à aliéner ses usagers ? L'hospitalité antique relevait-elle purement de la spontanéité personnelle ou d'un don du ciel ? N'a-t-elle pas dû s'instituer d'une manière ou d'une autre pour se transmettre et se répéter d'un foyer à l'autre, d'une cité à l'autre, d'une époque à l'autre ?

Il convient de s'entendre sur le sens de l'institution. Les sociologues l'ont pris pour objet de leur science naissante et lui ont, à l'origine, donné une définition large : « On peut, en effet, sans dénaturer le sens de cette expression appeler institutions, toutes les croyances et tous les modes de conduite institués par la collectivité »[7]. Il y a institution dès que des manières de faire ou de penser deviennent collectives et persistent au-delà des individus ou en dehors de leur action. La coexistence humaine serait-elle possible sans instituer des pratiques communes ? Celles-ci ne sont pas naturelles comme dans le règne animal sans être d'office figées, froides ou étouffantes.

Les sociologues ont aussi montré que les sociétés se complexifient avec le temps et tendent à s'organiser, se rationnaliser et structurer les diverses fonctions sociales à travers des statuts et des institutions toujours plus spécifiques. Ces dernières se rationalisent à leur tour, se bureaucratisent et finissent par poser leur consolidation et leur perpétuation comme leurs principales finalités. Les sociologues fonctionnalistes ou structuralistes en font alors une entité de plus en plus rigide[8].

[6] *Voir notre analyse « Procuste et les lits psychiatriques » à lire sur www.psychiatries.be.*
[7] *Émile Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, P.U.F. (« Quadrige »), 2002 (1937), p. XXII.*
[8] *Certains considèrent désormais que le marché est une institution plus souple et plus efficace pour prendre en charge les besoins ou les difficultés des individus. Si l'efficacité est discutable, il est manifeste que ce type d'institution s'accorde mal avec l'hospitalité, la solidarité et l'égalité.*

À nos yeux, la contribution à la sociologie des institutions la plus pertinente, pour les questions que nous cherchons à déplier et à articuler est celle de Cornelius Castoriadis. Il opère une distinction fondamentale entre l'institué et l'instituant : « *Il y a le social institué, mais celui-ci présuppose toujours le social instituant*[9] » . Le rapport aux institutions n'est pas le même si l'on considère que l'institué l'est éternellement ou si l'on se rappelle qu'il a été institué par des pratiques et des représentations humaines à un moment donné. Ces dernières se situent dans l'imaginaire de la société qui a été, lui aussi, institué et, presqu'inconsciemment, empêche la société de se penser autrement. Mais il reste possible d'instituer un autre imaginaire social[10] et d'instituer d'autres manières collectives de dire et de faire. Il parle alors de *praxis instituante* : une pratique qui institue en permanence, donc institue aussi les manières de remettre en question l'institué. Il en va en quelque sorte de la différence entre instituer et institutionnaliser.

Ainsi l'hospitalité n'a jamais été ni naturellement ni divinement spontanée. Elle a été instituée par des praxis archaïques, des rites et des pactes non comptables. Elle repose sur certains principes, qui ne se veulent pas des prisons, qui posent notamment l'ouverture indéfinie et l'inconditionnalité comme conditions de possibilité[11]. Certes, elle s'est finalement institutionnalisée d'une manière qui l'a pervertie. Cette dérive, initialement motivée par les défis de la complexification et de l'égalisation sociale, n'est pas fatale. Outre les dispositifs concrets de sa prise en charge, l'hospitalité antique s'est aussi perdue dans le passage d'un imaginaire social axé sur le sacré à un univers mental régi par le calcul. Elle persiste cependant dans les marges, ressurgit dans la plupart des cultures, résiste au cœur d'expériences souterraines.

Notre tâche n'est-elle pas de scruter ces interstices pour découvrir comment l'hospitalité s'y pratique et se transmet en vue d'élaborer de nouvelles manières de l'instituer, de créer des univers d'inspiration ouverts à l'altérité, de la réhabiliter dans les temps présents, en particulier à l'égard du trouble psychique ? Elle doit se formuler chaudement – plutôt que se formaliser froidement – pour se propager et s'établir dans des conventions mineures, locales qui à la fois la soutiennent et lui ouvrent un espace de jeu. Ce n'est peut-être pas par hasard si l'hospitalité éthique, généreuse et inconditionnelle, s'observe et s'énonce – donc s'institue – davantage dans des fables, des fêtes et des films que dans les faits, les affaires ou les fascicules .

[9] *Cornelius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société, éd. du Seuil, 1975, p. 167.*
[10] *Ce qu'au Centre Franco Basaglia nous nommons un univers d'inspiration.*
[11] *Nous nous retrouvons dans les difficultés circulaires qu'a affrontées Georges Bataille lorsqu'il essayait de fonder une expérience intérieure, un voyage au bout de possible de l'homme qui ne peut avoir lieu qu'une fois niés toutes les autorités, toutes les valeurs, tous les savoirs qui limitent le possible et l'expérience. L'expérience ne peut qu'être sa propre autorité. Toute autre autorité, tout autre fondement contredirait son mouvement de négation. Or « l'expérience, son autorité, sa méthode ne se distinguent pas de la contestation » (Georges Bataille, L'expérience intérieure, Gallimard (« Tel »), 1954, p. 24).*

Le trouble savoir du trouble

MATHIEU BIETLOT
PHILOSOPHE

En-deçà de la responsabilité, il y a la solidarité. Au-delà, il y a l'hospitalité[1]

L'approche du psychiatre, thérapeute ou autre expert s'avère aguerrie. Il peut se faire une idée plus ou moins précise du trouble, de ses manifestations auxquelles il faut être attentif, des situations dangereuses. Il est supposé connaître les réactions appropriées lorsqu'une personne se déconnecte de la réalité. Il est sensible à la souffrance du patient tout en devant maintenir une certaine distance thérapeutique ou professionnelle. Il a peu de temps à consacrer à chacun, souvent pressé par trop de travail. Il peut parfois distiller de l'humour, de l'affect, des silences, des complicités dans la relation pour pénétrer dans l'univers de l'autre, entrer dans son trouble. Mais pour finir par l'objectiver. Car il est principalement chargé de réduire le trouble, sa pénibilité, son imprévisibilité et ses extravagances. Cette responsabilité première l'éloigne de l'hospitalité antique et éthique[2].

L'abord de l'entourage s'avère par définition plus proche mais plus fragile. Il se situe dans le sensible, dans l'affect (positif ou négatif), dans la durée et dans le quotidien. Les proches n'ont pas d'autre choix que de prendre le temps de vivre avec le trouble et de l'accueillir. D'autres rapports que la thérapie les lient à la personne en difficulté. Leur responsabilité consiste à répondre « à » et « de » l'autre selon l'éthique d'Emmanuel Levinas qui est aussi hospitalité. Mais ils ne sont pas préparés. Ils peuvent se sentir désemparés, avoir une attitude incongrue ou réagir de manière néfaste, être débordés par les émotions et finalement pernicieusement troublés par le trouble de l'autre.

Ainsi présenté, ce contraste manque de nuance, d'intrication et de complémentarité. Il rejoint une opposition, elle aussi trop binaire, entre deux séries conceptuelles. D'un côté, le champ de l'intelligibilité, du savoir, de la catégorisation, de la maîtrise et des experts professionnels. De l'autre côté, l'univers de la sensibilité, du non-savoir, de l'indétermination, de l'altération et des experts du vécu. C'est cette seconde série que nous explorerons pour accueillir le trouble, le découvrir, entrer en lui, en faire l'expérience, vivre avec lui et la personne qu'il perturbe.

L'hospitalité est entente silencieuse[3]

Il est clair qu'à être trop carrés ou bornés, nous passerons à côté du trouble, de la rencontre et de l'accueil. C'est à partir d'une sensibilité à l'Autre, à l'étrange, au vulnérable que l'on peut ouvrir sa porte à la personne troublée. C'est précisément parce qu'il y a trouble, imprévisibilité, ouverture vers d'autres univers qu'il est question d'hospitalité et non de rapport symétrique, attendu, conventionnel. S'il n'y a point de symétrie, il y a bien réciprocité et cheminement vers l'équité. Car la porte s'ouvre aussi à partir de sa propre sensibilité, fragilité, incertitude, exposition à l'autre.

Entrer en contact avec une personne en précarité et en souffrance psychiques, et bien souvent sociales, c'est se trouver en présence de quelqu'un qui peine à rassembler son discours dans un récit cohérent et rationnel, qui manque des codes sociaux, des conventions relationnelles et de la confiance nécessaire pour s'adresser à l'autre. Quelqu'un dont la voix non entendue ou non ententable a pu plonger « *l'agir créateur dans une déréliction narrative, sans autre issue que la rumination d'une fable hallucinée de soi, déliée de ses différentes adresses, s'échappant en pure perte dans une solitude irréversible.* »[4]

L'hospitalité éthique ne s'entame pas par le discours, par des présentations, par des interrogatoires. Elle débute par une porte ouverte, un don gratuit. Elle se prolonge par des manières d'être, des petits gestes, des sourires et des silences qui permettront au discours d'advenir. Toutes ces manifestations non-verbales n'en demeurent pas moins significatives,

---

1 *Edmond Jabès, Le Livre de l'Hospitalité, Gallimard, 1991, p. 56*

2 *Quoique des psychiatres et psychologues critiques à l'égard de leur science, de leur profession et des politiques publiques qui les encadrent, n'hésitent pas à introduire la subversion de l'hospitalité comme intrinsèque à leur pratique : « Nous savons que la parole folle va nous entamer. Nous savons que son discours va réveiller en nous notre part de folie. C'est au prix de cette hospitalité inconditionnelle, mot que je reprends à Emmanuel Levinas, que nous pourrons le rencontrer en ses lieux, l'accompagner dans son trajet douloureux. Cette hospitalité inconditionnelle est la condition même de tout travail thérapeutique qui se base sur le transfert. » (Émile Lumbroso, « Ouverture : Accueillir l'étranger » in Patrick Chemla (éd.), Politiques de l'hospitalité, Érès/La Criée, 2014, p. 17).*

3 *Edmond Jabès, op. cit., p. 21.*

4 *Guillaume le Blanc, Vies ordinaires, vies précaires, Seuil, 2007, p. 108,109.*

peuvent faire l'objet de codification et d'incompréhension si le code n'est pas partagé. Avec l'invité en difficulté, il convient donc de jouer à l'ajustement des codes et de les laisser se bousculer. De s'aventurer, par-là, hors du cadre de la rationalité et des conventions.

J'appelle mise en jeu le monde vu de la nuit du non-savoir[5]

Pour bousculer le jeu, le cadre et la rencontre, laissons-nous emporter par la démarche philosophique singulière de Georges Bataille, ses expériences extrêmes et sa recherche du non-savoir. Bataille ne parle pas directement de troubles psychiatriques, il sonde des expériences extatiques qui échappent également au discours et à la rationalité. Cependant, toute sa quête part de l'angoisse et y aboutit, jusqu'au bord de la folie. L'angoisse qui reste *in fine* indéfinissable et ne peut faire l'objet de savoirs certains.

L'expérience intérieure est une tentative de mise en question radicale de l'être et des certitudes qui ne trouve pas de réponse. Elle est fondamentalement expérience du non-savoir, de l'imprévisible, du débordement sans mesure. À l'instar de l'hospitalité éthique qui est accueil sans savoir et don sans calcul : je t'honore avant de te demander ton nom. Le non-savoir constitue la réplique de Bataille aussi bien à l'histoire de la philosophie qu'à sa recherche de communication entre les êtres.

Avec Nietzche, il interroge le non-dit, le refoulé, la « part maudite » de toute l'histoire de la philosophie et des civilisations. Selon lui, à l'encontre de toutes les tentatives métaphysiques ou scientifiques qui s'appliquent à mettre de l'ordre et à donner une forme au réel, la matière comme la vie demeure un grouillement complexe, instable et irréductible à toute forme arrêtée, à toute loi physique ou psychanalytique, à tout concept. Nous parvenons à penser et à utiliser les choses parce que nous les simplifions, les stabilisons ou les configurons momentanément à notre manière – ce dont nous avons besoin pour vivre dans le monde – mais nous ne pourrons jamais les cerner parfaitement. « *La vie humaine […] ne peut en aucun cas être limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans les conceptions raisonnables. L'immense travail d'abandon, d'écoulement et d'orage qui la constitue pourrait être exprimé en disant qu'elle ne commence qu'avec le déficit de ces systèmes* »[6]. Cette agitation inapaisable, cette libération de forces indomptées, n'est-elle pas celle qui déborde du trouble psychique quand la personne n'est plus en mesure d'y mettre de l'ordre et une forme socialement viable ?

[5] *Georges Bataille, Le Coupable, Gallimard (L'imaginaire), 1961, p. 130.*
[6] *Georges Bataille, « La notion de dépense » (1933), Œuvres complètes, Tome I, Gallimard, 1970, pp. 318-319.*

L'être humain ou du monde est béant, débordant. Il n'est jamais clos. « *Il existe à la base de la vie humaine un principe d'insuffisance* »[7] auquel répond l'inachèvement du savoir qui ne pourra jamais totaliser, faire le tour de l'ensemble de ce qui est et du processus indéfini et chaotique de la vie. Le savoir ne pourra donc jamais s'achever comme y prétend une certaine lecture de Hegel et de ses concepts de « fin de l'histoire » et de « savoir absolu » avec qui Bataille dialogue. Il lui oppose le *non-savoir absolu*. D'abord, c'est par une forme de non-savoir, d'exploration de la face cachée de la lune, que l'on peut accéder au grouillement de la vie. Ensuite, le savoir absolu, qui serait le point de vue de dieu s'il existait, tournerait à vide et deviendrait non-savoir définitif. Tout étant connu, il n'y aurait plus rien à connaître.

Le non-savoir ne vise pas l'inconnu mais l'inconnaissable, l'indéfinissable, l'irreprésentable, « l'informulable en moi »[8]. Une fois atteint (ou abandonné) le savoir absolu, nous ne pouvons plus nous intéresser qu'à cet inconnaissable part maudite qui s'atteint dans le rire, l'extase, *l'angoisse*, les larmes, l'érotisme, l'ivresse, la poésie, le *délire*, l'impossible rapport à la mort… Dans toute son œuvre, Bataille s'est passionné pour toutes ces manifestations qui spécifient l'humain, le distinguent aussi bien de l'animal (pulsion) que de l'ordinateur (raison). Ces expériences et le non-savoir auquel elles donnent accès sont une mise en jeu du monde, du sujet, de la relation. Elles offrent une possibilité de contact plus intense avec les êtres et les choses. « *Rire, aimer, même pleurer de rage et de mon impuissance à connaître sont des moyens de connaissance qui ne doivent pas être mis sur le plan de l'intelligence…* »[9]. Nous pourrions dire que ce sont aussi des modes de rencontre des sujets dont le trouble ne se pose pas sereinement sur le plan de l'intelligence.

Ce n'est ainsi qu'à partir de la suspension des savoirs établis, à travers des expériences dérangeantes ou jouissives qu'on peut accéder à ce non-savoir. Si chez Bataille, il relève d'une quête mystique sans dieu et d'une expérience radicale, à fleur de mort, ses réflexions accompagnent heureusement nos petits non-savoirs quotidiens chaque fois que nous nous éloignons de l'expérience commune, que nous rions, que nous sommes déstabilisés, que nous croisons le trouble.

Le non-savoir nous interpelle de surcroît lorsque Bataille souligne qu'il est gage de communication authentique. Le savoir décompose le réel, isole ses différents éléments,

[7] *Georges Bataille, L'expérience intérieure, Gallimard (Tel), 1954, p. 97.*
[8] *« Position de celui qui ne sait pas ce qu'il y a dans une malle cadenassée qu'il n'a pas la possibilité d'ouvrir. » (Georges Bataille, « Les conséquences du non-savoir », conférence donnée en 1951 et reprise dans Œuvres complètes, Tome VIII, Gallimard, 1976, p. 192) Les psychanalystes pourraient rapprocher cette position de celle du sujet à l'égard de son inconscient.*
[9] *Le Coupable, op. cit., p. 31.*

les enferme dans des concepts ou des étiquettes, dissocie le continuum entre les êtres pour mieux l'analyser, interrompt le ruissellement et fige le grouillement de la vie. « *Plus loin, ta vie ne se borne pas à cet insaisissable ruissellement intérieur ; elle ruisselle aussi au-dehors et s'ouvre incessamment à ce qui s'écoule ou jaillit vers elle. Le tourbillon durable qui te compose se heurte à des tourbillons semblables avec lesquels il forme une vaste figure animée d'une agitation mesurée. Or vivre signifie pour toi non seulement les flux et les jeux fuyants de lumière qui s'unifient en toi, mais les passages de chaleur ou de lumière d'un être à l'autre, de toi à ton semblable ou de ton semblable à toi* » [10].

Deux êtres isolés, définis, clos, achevés ne peuvent pas vraiment communiquer. La communication authentique, intense, passe pour Bataille par des ouvertures, des déchirures, des blessures et des troubles, par où passe le flux de la vie, s'écoule l'orage et se recrée le continuum entre les êtres. « *La communication demande un défaut, une « faille » ; elle entre, comme la mort, par un défaut de la cuirasse. Elle demande une coïncidence de deux déchirures, en moi-même, en autrui.*[11]» À l'instar de l'hospitalité éthique, cette communication n'a rien de calculé, elle n'est que consumation, dépense gratuite. Elle n'attend pas particulièrement de retour et ne cherche pas la cohérence. Elle est susceptible de mettre en confiance la personne en difficulté psychique dès lors que « *pour qui défaille, la cohésion, l'absolu ne font que grandir l'angoisse* » [12].

Je suis condamné à savoir, du moins ce que je dis[13]

Il n'était pas ici question de vouer aux gémonies le savoir et l'intervention des thérapeutes. Cette excursion du côté de Bataille souhaite soutenir un autre abord du trouble, tout aussi important et davantage à la portée de l'entourage que des sphères professionnelles qui peuvent aussi s'y aventurer. Il ne requiert aucune formation, aucun diplôme acquis, juste une ouverture à l'imprévisible et l'irréductible, en l'autre, en soi-même. L'accueil et l'accompagnement de la personne en difficulté psychique nécessite l'une et l'autre approche. Elles doivent se compléter et se maintenir dans une tension fertile. Tout comme entre savoirs et non savoirs.

Bataille l'avait éprouvé. D'une part, la configuration du grouillement de l'être reste nécessaire pour agir dans le monde car si la vie est instable, c'est la fixité de ses formes qui la rend possible. Les expériences troublantes ou extrêmes ne valent aussi que par l'ordre qu'elles bousculent. S'enfoncer complètement dans la nuit du non-savoir deviendrait aussi aveuglant que le savoir absolu : « *l'instabilité constante est plus insipide que la règle la plus dure* »[14]. D'autre part, le non-savoir se trouve rattrapé par le savoir du simple fait de vouloir en rendre compte, d'écrire cette analyse. Nous avons besoin d'une forme de savoir pour recueillir et instituer ce qui se joue dans le non-savoir, dans la communication sensible, dans l'hospitalité.

[10] *L'expérience intérieure, op. cit., p. 111.*

[11] *Le Coupable, op. cit., p. 50. Bien qu'aux antipodes des débauches batailliennes, Emmanuel Levinas, situe l'origine de son éthique absolue, de l'ouverture première à autrui, également dans cette sensibilité préalable et irréductible à l'intelligible : « la signification propre du sensible, elle doit se décrire en termes de jouissance et de blessure […] L'immédiateté à fleur de peau de la sensibilité – sa vulnérabilité – se trouve comme anesthésiée dans le processus du savoir. » (Emmanuel Levinas, Autrement qu'être ou au-delà de l'essence, Martinus Nijhoff (poche), 1974, pp. 102, 104)*

[12] *Le Coupable, op. cit., p. 104.*

[13] *Ibidem., p. 103*

[14] *Georges Bataille, Sur Nietzsche (annexes), Œuvres complètes, tome VI, Gallimard, p. 1973, 296*

L'hospitalité et la crainte de la contamination

MARIE ABSIL
PHILOSOPHE

Denise Jodelet, à réalisé sur 4 ans, une étude sur la Colonie familiale d'Ainay-le-Château où plus de mille ressortissants d'un hôpital psychiatrique sont placés chez l'habitant, dans près de cinq cents foyers, répartis sur treize communes. Sa méthode de recherche comprend l'observation participante, l'étude de la littérature, l'interrogation d'un échantillon représentatif du personnel hospitalier médical et paramédical, la passation d'un questionnaire destiné à recenser et à décrire les familles d'accueil.

En 1989, un livre est né de cette recherche très complète, il s'intitule *Folies et représentations sociales*[1] . Des nombreux enseignements et questionnements que nous pouvons tirer de cet ouvrage passionnant, nous nous intéresserons ici à un phénomène que l'on rencontre souvent dans les histoires d'hospitalité : la crainte de la contamination par l'hôte.

Quand les médicaments sont suspects

L'hospitalité implique la proximité des hôtes. Or, la proximité entraîne un risque, celui de se laisser atteindre dans son intégrité par l'autre. Alors, quand des villageois accueillent à domicile les malades d'un hôpital psychiatrique voisin, ce risque est souvent ressenti comme la crainte d'une éventuelle contagion.

« *la peur de l'atteinte de l'intégrité que représente le handicap et qui me renvoie une image intolérable de l'humanité, et par conséquent de moi-même. (...) Peur de devenir comme lui, par un phénomène de contamination, car le handicap suscite un phantasme de contagion.* [2]»

[1] *Denise Jodelet, Folies et représentations sociales, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 1989.*
[2] *S. Korf-Sausse in V. Houillon, Approche psycho-ergonomique de l'évolution professionnelle et personnelle des « personnes handicapées » et de leurs emplois au sein de l'entreprise, Thèse de Psychologie, Paris, CNAM, 2004, p.99.*

Signe le plus évident de la maladie, les médicaments sont les premiers incriminés. Leur simple manipulation entraînerait des réactions allergiques.

« *Ce qu'ils véhiculent (les médicaments) rend leur manipulation dangereuse, semble-t-on croire, à en juger les réactions allergiques qui se sont développées dès leur introduction : « Les nourricières, y en avait qui étaient allergiques aux médicaments, alors vous vous rendez compte ?* [3]»

Les nourriciers expliquent à la chercheuse que leurs réactions allergiques seraient dues, selon eux, à la fois à la nature des médicaments et à leur forme liquide.

« *Les nourriciers ont par ailleurs élaboré une « théorie » selon laquelle la nocivité du médicament tient à ce qu'il est destiné à soigner les nerfs et est présenté sous forme liquide. (...) Après l'incrimination du Largactyl, puis du Théralène, la répulsion s'est étendue à tous les médicaments. En fait, la nature de la substance compte moins que son état liquide. C'est l'information de bouche à oreille qui permet d'identifier le produit, car la Colonie distribue les médicaments sous emballage neutre et sans mention de nom. Par contre, les nourricières allergiques que nous avons interrogées décrivaient le déclenchement de leur crise de telle sorte qu'il apparaît dépendant des propriétés physiques du liquide, conçu comme volatile et par-là susceptible de pénétrer dans le corps.*[4]»

Quand les odeurs deviennent un signe de contamination

Les mauvais effets des médicaments ne se limitent pas à provoquer des allergies chez les nourriciers qui les manipulent. Ils provoqueraient également une transpiration excessive, à l'odeur nauséabonde et tenace, chez ceux qui les consomment. Ces odeurs se révèlent impossibles à éradiquer malgré les pratiques d'entretien les plus énergiques.

« *Les médicaments, ça leur donne une transpiration très forte, c'est épouvantable, le linge sent quand on repasse, surtout en repassant. Je mets leur blanc à l'eau de Javel parce qu'ils me donnent tellement du linge sale que je suis obligée de mettre de l'eau de Javel. Eh bien, même ayant été à l'eau de Javel et rincé, c'est incroyable, l'odeur reste. C'est ancré dans le linge, c'est incroyable. D'ailleurs vous allez sentir, je vais vous montrer la chambre, vous allez sentir. J'ai beau faire des courants d'air, j'ai beau vaporiser des produits désodorisants, rien. Ils ont cette odeur-là. Et ça c'est provoqué, à mon avis, je pense, c'est provoqué par les médicaments. Leur*

[3] *Denise Jodelet, op. cit., p.239.*
[4] *Denise Jodelet, op. cit., p.240.*

transpiration, ça leur fait quand même une odeur spéciale et puis le tabac également, parce qu'ils fument beaucoup, tous. Mais enfin, à mon avis, je trouve, c'est les médicaments qui leur laissent cette odeur-là, qui est quand même une odeur spéciale à eux. Parce que vous savez, on a quand même beau avoir une odeur de transpiration, c'est quand même pas, ils ont une odeur spéciale. »[5]

Pour les nourriciers, ces odeurs sont le signe indéniable de la maladie. Fortement perceptibles, elles entretiennent la crainte tenace d'une contamination possible.

« *On a l'impression qu'il y a des trucs qui se transmettent, des microbes* » – « *C'est une appréhension, c'est simplement ça parce que je ne crois pas qu'il y ait des microbes, c'est pas contagieux ces maladies-là. C'est simplement une appréhension qu'on a. Cette transpiration, cette odeur, c'est plus ou moins lié à la maladie.*[6]»

Si les nourriciers sont parfaitement conscients que la maladie mentale n'est pas contagieuse, leurs pratiques quotidiennes démontrent la croyance tenace que sa proximité comporte un risque de transmission des troubles. Malgré leurs dénégations répétées (la maladie mentale, ce n'est pas comme avec les microbes, ça ne se transmet pas), on comprend qu' ils perçoivent quand même les malades, avec leurs odeurs fortes et leur transpiration jugée excessive, comme une source de pollution possible. Dès lors, il est implicitement reconnu qu'il serait risqué de les côtoyer de trop près. Tout contact corporel direct est donc soigneusement évité. Des règles d'hygiène strictes sont observées à l'endroit des malades. Elles se traduisent par des pratiques de nettoyage qui confinent au rituel de conjuration du danger. Par exemple, les eaux de nettoyage destinées à l'entretien de la famille (lessive, vaisselle, nettoyage) sont soigneusement séparées de celles des malades.

« *Ils ont leur vaisselle, je la nettoie après la mienne. Avant, quand on était au domaine, on mangeait avec eux, je faisais la vaisselle avec la mienne. La maladie ça s'attrape pas, c'est pas comme la tuberculose. Ou c'est qu'ils travaillent on les craint moins, un malade qu'est malade, c'est pas à répugner. C'est dans le cerveau, c'est dépressif. C'est pas à répugner. Croyez-vous que dans le civil y a pas la dépression ? Eh bien on les répugne pas ces gens-là. Maintenant, je mangerais pas avec, les malades d'aujourd'hui c'est pas les mêmes...* [7]».

La contagion de nature médicale (celle des maladies somatiques, des virus par exemple) est donc consciencieusement réfutée (« c'est pas comme la tuberculose »). Pourtant, nous avons vu, à travers leur méfiance envers les médicaments et leurs pratiques de nettoyage, que la question de la contamination continue à se poser pour les nourriciers. Si elle n'est pas de nature médicale, à quelle sorte de contamination avons-nous affaire ici ?

Une crainte irrationnelle

Puisque le malade n'est pas porteur de germes ou de microbes, que sa maladie n'est ni infectieuse, ni contagieuse, son pouvoir contaminant vient forcément d'ailleurs. Il doit relever de phénomènes qui n'ont plus rien à voir avec le médical.

C'est le couple liquide-odeurs qui est incriminé dans l'expression de la crainte d'une contamination. Les médicaments sous forme liquide provoquent des allergies et la transpiration est accusée de véhiculer des « germes » en même temps que des mauvaises odeurs. Cette crainte d'un pouvoir contaminant des liquides fait inévitablement penser aux représentations de type animistes, qui confèrent des pouvoirs « magiques » aux choses. Le risque de contamination dont témoignent les nourriciers viendrait donc d'une contagion de type magique.

Denise Jodelet explique très bien la chaîne de représentations qui conduit à la crainte d'une contamination de type magique.

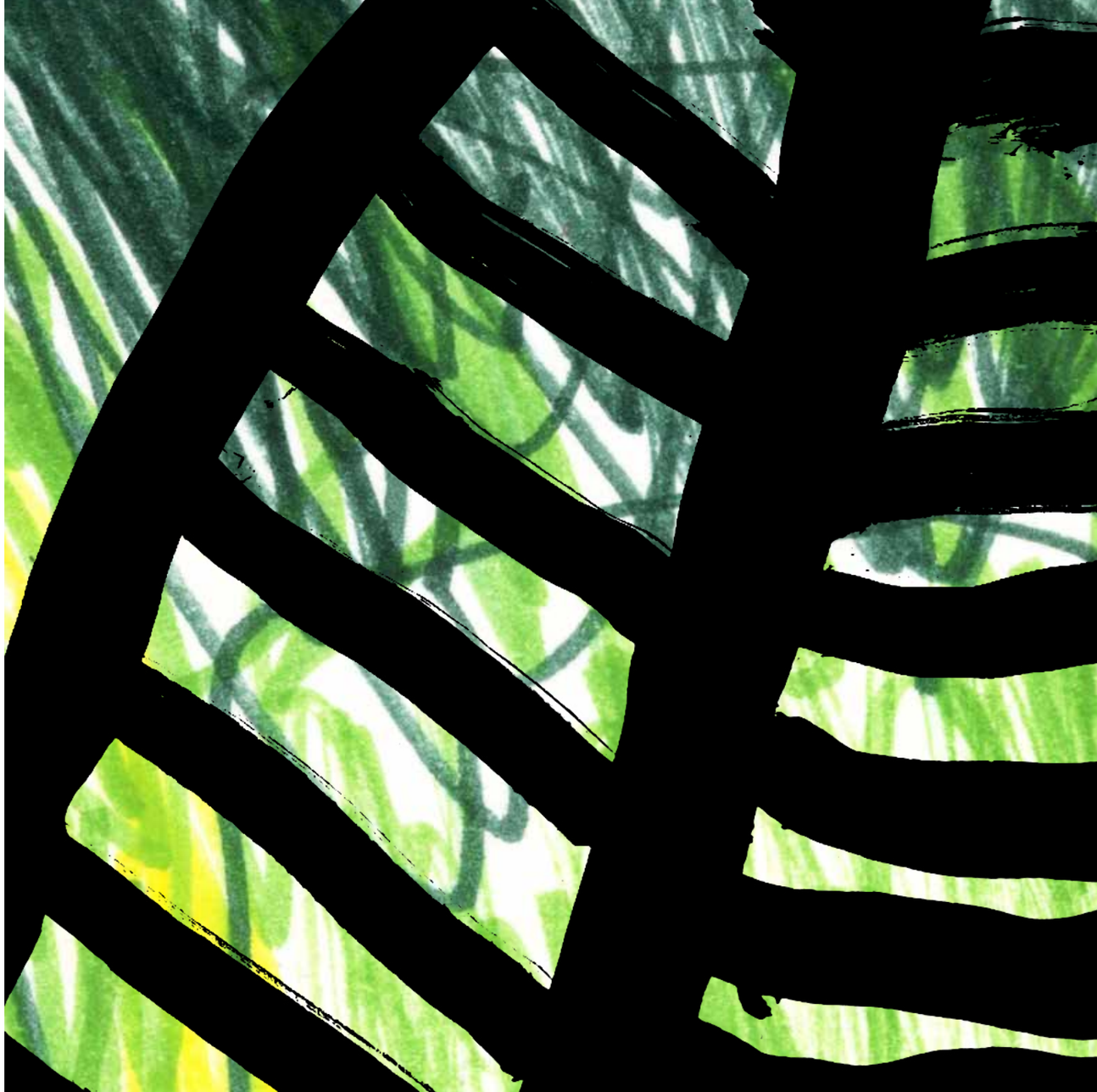
« *La maladie mentale devient consubstantielle au malade, inhérente à sa nature, et va empreindre tout ce qu'il est et produit. Dès lors, ce qui le touche au plus près recèlera quelque chose de ce qu'il est, un « quelque chose » d'autant plus redoutable ou efficace qu'il est imprécis (comme la puissance magique), un « quelque chose » qui porte la maladie dont il participe.*[8]»

Elle précise également comment cette crainte, même si elle est dénoncée comme étant irrationnelle par ceux-là même qui l'expriment, devient, par les pratiques qu'elle engendre, la source d'un véritable clivage social.

« *Le pouvoir polluant de la maladie, force magique que transmet le contact des sécrétions vives, devient chez le malade signe de l'altérité propre à sa nature de porteur de folie dont l'impureté menace l'intégrité des autres. L'évitement de ce contact, mesure d'hygiène destinée à préserver le corps humain de la contamination, devient clivage social destiné à préserver le corps social du mélange.*[9]»

[5] *Denise Jodelet, op. cit., pp.247-248.*
[6] *Denise Jodelet, op. cit., p.242.*
[7] *Denise Jodelet, op. cit., p.244.*
[8] *Denise Jodelet, op. cit., p.255.*
[9] *Denise Jodelet, op. cit., p.263.*

normes



Les troubles embarqués des horizons normatifs

OLIVIER CROUFER, ANIMATEUR AU CENTRE FRANCO BASAGLIA

Une manière d'entrer dans le problème qui nous préoccupe est d'énoncer ce qu'on souhaiterait accomplir : changer les rapports aux troubles et et à la souffrance psychique. La formulation pourrait être plus pratique : transformer les manières d'agir en regard des troubles et de la souffrance. Cette entrée a ceci d'embarrassant qu'elle est plutôt une porte de sortie. Elle nous déplace vers des résolutions à un problème encore dissimulé. Néanmoins, le terme permet peut-être de revenir vers le problème à déployer. Changer des manières d'agir socialement stabilisées, c'est prétendre à changer des normes. Ça paraît compliqué ! Penser la « norme » pourrait alors aider à des reformulations du problème. Des esquisses de réponses à deux questions sont proposées dans cette analyse. Comment ça tient une norme ? Cette question en prépare une seconde. À quoi peut-on prétendre quand on est en problème avec la norme ?

À quoi ça tient une norme ?

Dans un cours devenu célèbre sur *Sécurité, territoire, population*[1], Michel Foucault distingue trois régimes de pouvoir. Ils font varier des acceptions de la « norme ».

La norme peut renvoyer à la loi en tant qu'elle interdit. Par exemple, l'État interdit les outrages aux mœurs. La norme tient dans un régime juridico-politique (il faut que la souveraineté de celui qui impose la loi soit reconnue comme légitime). Cette normativité est négative (la loi interdit).

Ce qui intéresse Michel Foucault, ce sont surtout deux autres modalités de mise en œuvre de la norme qui instaurent une normativité positive. Dans ces régimes, les normes prescrivent ce qu'on doit faire ou ce qu'on devrait faire.

[1] *Foucault, Michel. Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978. Seuil/Gallimard 2004, leçon du 25 janvier 1978, p. 57-166. Voir aussi pour une analyse synthétique : Absil, Marie. Normes. Centre Franco Basaglia, 2012 à lire sur www.psychiatries.be.*

Dans un régime « disciplinaire » ou de « normation », la norme est un modèle que les individus doivent réaliser. Plus précisément, il s'agit de conduites modèles. S'il ne se conforme pas au modèle, l'individu – anormal – devra corriger ses conduites. La prescription de la norme s'effectue dans des lieux dédiés. L'usine prescrit les gestes que l'ouvrier doit accomplir. L'hôpital prescrit les actes et les procédures des soignants. Ce qui fait tenir la norme est le lieu de discipline qui prescrit les conduites modèles pas seulement par des règles, mais l'air de rien en construisant des savoirs (diagnostics, techniques de soin, etc.) et des organisations spatio-temporelles (rythmes de travail, procédures, service de soins intensifs, etc.). L'hôpital psychiatrique moderne peut ainsi s'analyser comme l'organisation spatiale et temporelle qui permet la construction d'un cas. Le psychiatre et anthropologue Robert Barrett en a fait une étude remarquable dans *La traite des fous. La construction sociale de la schizophrénie*[2]. Il montre comment dans le contexte d'une « *expansion plus générale des professions consacrées au « traitement des personnes », sensibles dans les économies développées à mesure qu'elles s'orientent davantage vers la production de services, (…) chaque profession à [l'hôpital psychiatrique de] Ridgehaven s'efforce de rassembler son corpus spécifique de connaissances, de promouvoir son « acte professionnel typique » et de mettre en avant sa définition spécifique du cas*[3] ». Certains moments, comme la réunion de cas, mais aussi certains concepts vont permettre d'évaluer comment le patient « se discipline » aux savoirs anticipatifs des professionnels. La notion de « trajectoire » devient un concept d'évaluation morale[4]. Le temps « *signifie progrès et guérison (ou rechute et résistance) pour les patients situés sur une trajectoire. Toutefois, pour des patients situés en dehors d'une trajectoire, il signifie stase, gravité, indétermination et absence de but. Dans le travail psychiatrique, le temps n'est jamais absolu ; il porte toujours de la valeur.*[5] » Il serait évidemment envisageable d'étudier les modalités de normation dans d'autres lieux dédiés de la santé mentale, par exemple une habitation protégée ou un centre de réhabilitation psychosociale.

Il existe une autre modalité de mise en œuvre positive des normes. Dans un régime de « sécurité » ou de « normalisation »[6], la norme est déduite d'un repérage préalable du normal dans la population. Par exemple, tel mode de vie devient la norme car on a constaté qu'il conduit probablement à être en bonne santé. La statistique, la probabilité exerce une fonction essentielle dans ces repérages dans la population. En pratiquant une activité

[2] *Barrett Robert. La traite des fous. La construction sociale de la schizophrénie. Syntélabo, 1999.*
[3] *Ibidem, p. 56.*
[4] *Ibidem, chapitre 6 : « Trajectoires morales : de la psychose aiguë au « schizophrène chronique »*
[5] *Ibidem, p. 191.*
[6] *Le philosophe Gilles Deleuze reprend la distinction de Foucault en parlant de société de contrôle versus société disciplinaire. Deleuze, Gilles. Post-scriptum sur les sociétés de contrôle. In : Pourparlers, Minuit, 1990, p. 240-247.*

physique, en mangeant sainement, en développant des relations sociales apaisées, etc., on sera – probablement – en meilleure santé. Ce qui distingue le régime de « normalisation » du précédent est qu'il s'adresse à toute une population (et non plus à des individus dans des lieux dédiés) et qu'il incite à des modes de vie, un ensemble de conduites et attitudes à s'approprier pour faire sa vie (et non plus des conduites spécifiques). La norme invite les personnes à jouer de leur liberté pour développer différentes variétés ou différents degrés de normalité. La norme tient dans des dispositifs de toutes sortes (savoirs, techniques, services, discours,…) qui vont soutenir dans la population la production – normale et incertaine – de soi. Cette indétermination rend cette normalisation difficilement contestable. Chacun s'accomplit plus ou moins, à sa façon, dans le champ de normalisation de la santé par exemple. En « santé mentale », il ne s'agit plus de prendre en considération les dispositifs dédiés (un service ou un savoir spécifique par exemple), mais surtout comment ceux-ci débordent, s'épanchent dans la population. La notion « scientifique » de « trouble psychique » peut être saisie de façon profane par des travailleurs (burn out), le conseil « professionnel » peut être adapté à travers des « apps » de remise en forme, l'espoir d'un « rétablissement » gagne à s'exprimer dans un bon scénario de cinéma[7].

Trouble dans la norme

À quoi peut-on dès lors prétendre quand on est en problème avec la norme ? Car en situation, il y a toujours un problème avec la norme. L'homme normal, qu'il soit dans un régime disciplinaire ou de normalisation, s'efforce plus ou moins délibérément de répéter la norme. Cette répétition l'honore. Mais ce qui l'honore également est la variation qu'il est amené à inventer pour accomplir la norme en situation. L'homme normal, aussi, introduit un léger trouble dans la norme en même temps qu'il vit un léger trouble en lui-même par l'actualisation déviée, aménagée de cette norme. Le problème prend de l'ampleur quand ça résiste plus intensément, quand les forces existentielles d'un sujet ne se mettent plus vraiment dans les formes (savoirs, organisations spatio-temporelles, conduites modèles…) des dispositifs disciplinaires ou de normalisation[8].

Nous appelons « horizon normatif » la destinée que nous accordons aux troubles dans la norme. En un sens, l'horizon normatif est une reprise de la norme, des dispositifs disciplinaires et de normalisation, mais sous le jour de ce qui les trouble. Que faire avec un service dédié à la santé mentale qui prétend protéger, soigner, prendre soin et qui se révèle finalement impuissant à alléger la tristesse d'une mélancolie ou à éteindre l'anormalité d'une personne qui délire le monde ? Faut-il répéter les invitations à la norme au risque de s'installer dans la frustration ? Ou disposer autrement la rencontre pour permettre une hospitalité ? Dans la rencontre d'un trouble, « *c'est se trouver en présence de quelqu'un qui peine à rassembler son discours dans un récit cohérent et rationnel, qui manque des codes sociaux, des conventions relationnelles et de confiance pour s'adresser à l'autre*[9]. » Se situer dans un horizon où le normatif est présent revient aussi à permettre « *de jouer de l'ajustement des codes et de les laisser se bousculer. De s'aventurer, par-là, hors cadre de la rationalité et des conventions*[10]. » L'horizon normatif s'instaure dans le déploiement pratique d'un paradoxe puisque les questions-troubles émergent à l'intérieur des dispositifs normatifs. Rien ne dit que les réponses passeront à l'extérieur et sûrement pas en inventant des régimes normatifs ex nihilo ou démiurgiques. « (…) *la seule question qui vaut en définitive d'être posée est celle de la construction d'un lieu dont l'agencement interne doit permettre de résister, autant que faire se peut, à l'action des normes sur le terrain même des pratiques, et non celle de la définition d'une contre-norme (l'humanité, le bien, la justice, la solidarité…) qu'il s'agirait d'opposer de front aux mauvaises normes normalisatrices.*[11] » Pour le philosophe Pierre Dardot qui reprend dans un beau texte de synthèse les distinctions de Foucault sur la norme, les transformations des rapports de pouvoir ne se jouent pas d'abord par la définition d'une contre-norme, mais au niveau tactique des pratiques, dans l'exercice sur le terrain des dispositifs.

Ce faisant, il est possible d'appuyer ces pratiques alentour de ce qui résiste. Les troubles sont des événements qui peuvent faire histoire et même Histoire. L'hospitalité forme un univers d'inspiration qui soutient des histoires qui ouvrent à des bifurcations dans les sujets, dans les normes et dans l'Histoire. Le personnage de Jacques Mancini qui écrit sur les Droles revient subitement à lui. « *Ce récit ! Il prend douloureusement conscience de son égarement. Hier encore, il clamait sa bonne santé, il hurlait qu'il était normal. Que lui est-il arrivé ? Il est complètement abattu. Comment reconnaître cet autre qui était lui ? Et comment vivre à présent, avec la crainte que cet autre réapparaisse ?*[12] » Quels seraient les dispositifs et les pratiques – disciplinaires et de normalisation – qui laisseraient de la place pour

[7] *Pour un récit anticipatif d'un monde orienté vers la croissance et la santé mentale voir : Croufer, Legrève, Mormont, Stassen Toussaint. Croissance et santé mentale. Centre Franco Basaglia, 2019 à lire sur www.psychiatries.be.*

[8] *Sur le trouble comme rapports de forces qui résistent aux mises en formes voir Croufer, Olivier. Ecrire avec les troubles et la souffrance, chapitre 1. Centre Franco Basaglia, 2019 à lire sur www.psychiatries.be.*

[9] *Bietlot, Mathieu. Hospitalité. Le trouble savoir qui trouble. Centre Franco Basaglia, 2019 à lire p. 20 de cet ouvrage ou sur www.psychiatries.be.*

[10] *Ibidem. La suite de l'analyse de Mathieu Bietlot raconte des manières d'entrer en relation avec « l'inconnaissable, l'indéfinissable, l'irreprésentable », c'est-à-dire des savoirs qui ne sont pas encore normés.*

[11] *DARDOT, Pierre. La norme et le collectif. In : Chemla (dir), Politique de l'hospitalité. Reims, La CRIEE, 2014, p 96.*

[12] *Legrève, Christian. Les drôles. Episode 4 : la chute. Centre Franco Basaglia, 2019 à lire p. 58 de cet ouvrage ou sur www.psychiatries.be.*

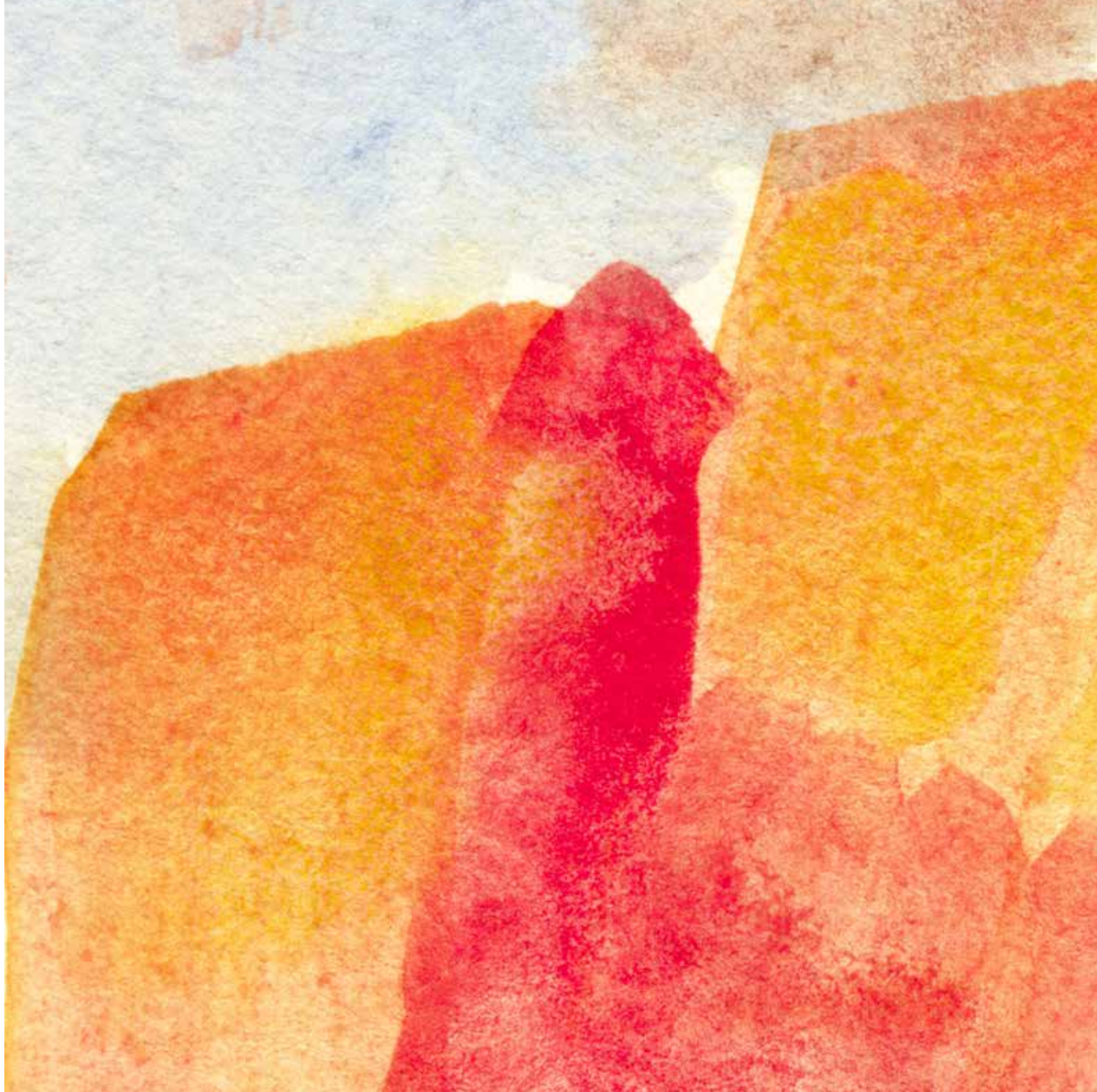
cette suspension intrigante ? Ces dispositifs pourraient-ils être la reprise – partielle et compliquée, aujourd'hui – d'une Histoire de l'hospitalité antique qui « *avait pour vertu et finalité de transformer le lointain voire l'ennemi en proche et ami sacré*[13] » ? Un horizon normatif cherche à fortifier des pratiques en accueillant ensemble des histoires-troubles, en tentant de les mettre dans des institutions et un temps qui fait Histoire.

C'est dès lors en avançant dans le paysage normatif que se forme l'horizon. La proposition « Dispositifs intégrés de santé mentale » du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique*[14] n'est qu'un mouvement dans un paysage. Dans l'horizon disciplinaire et de normalisation de la santé mentale, nous pourrions permettre d' « *instituer des espaces collectifs d'hospitalité* » qui intègrent aux dispositifs existants des pratiques qui instituent des médiations interhumaines, « *dans la communauté* », à partir de ce qui reste troublant. Nous pourrions amener dans ces dispositifs ce qui subsiste comme une persistance d'un trouble qui devient « *chronique* » ou offrir une « *résidence à la crise* ». Un horizon se dessine en vivant l'expérience de ces dispositifs à plusieurs, en consolidant ces pratiques dans des institutions à mettre en œuvre. Il vaut aussi le coup d'imaginer ces institutions agréées par des pouvoirs publics. Mais pour le sujet des normes, celui qui nous intéresse, celui toujours troublé, l'aventure se vit toujours au pas suivant, éloigné de l'horizon normatif qu'il ne cesse de se réimaginer. A moins que son horizon normatif ne soit précisément ce trouble qu'il peut embarquer au pas suivant.

---

[13] *Bietlot, Mathieu. Hospitalité. De l'éthique individuelle à la pratique collective : la question de l'institution. Centre Franco Basaglia, 2019 à lire sur www.psychiatries.be.*

[14] *Développer des dispositifs intégrés de santé mentale, proposition politique 05, à lire page suivante et sur www.psychiatries.be*



Proposition politique

Développer des Dispositifs intégrés de santé mentale

Cette proposition du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique* est dans son cahier de propositions depuis 2009. Elle a été revue pour le forum de 2011, puis l'édition 2018 du cahier. Ceci est son actualisation en 2020. Une proposition est un espace de travail mis en œuvre par un collectif évolutif et ses alliances. Il cherche à avancer vers des horizons où les pratiques et les institutions font varier la destinée des troubles dans les normes. Cette dernière version s'est réalisée alors que l'hospitalité devenait un univers d'inspiration de plus en plus signifiant pour les membres du *Mouvement*. Alors qu'à l'origine le « service de santé mentale » constituait le noyau central de l'institution, aujourd'hui cette proposition forme un ensemble de cinq parties dont les consistances spécifiques ont été mises en relief. Cet ensemble devient ainsi un *dispositif intégré*.

Proposition :

Nous proposons de permettre des Dispositifs intégrés en santé mentale. Ils seraient composés de 5 unités en interface dont l'intensité d'intégration et d'articulation devrait être organisée localement. Ces unités sont des équipes qui toutes sont responsables des processus thérapeutiques et des dispositifs de concertations sociales qu'ils impliquent. La perspective est d'élargir la base des aides et des soins de santé mentale dans les milieux de vie en s'appuyant sur des services existants et en les développant de manière à intégrer :

1 Des espaces collectifs d'hospitalité indispensables aux processus de soins ou au ressourcement des entourages, des professionnels des secteurs de la santé et du social et, plus largement, de la communauté. Ces espaces associent tous ceux qui veulent faire hospitalité aux troubles psychiatriques et psychosociaux et mettre en œuvre des processus d'émancipation personnels et collectifs. Ils permettent d'élaborer des responsabilisations partagées et de les articuler. Cette fonction collective d'hospitalité serait portée par les travailleurs de chacune des parties du dispositif intégré. Un temps de travail et un financement pour cette fonction seraient prévus parmi ces différents services.

2 Des équipes qui mobilisent ce qui peut faire soin dans la communauté pour les personnes aux prises avec des souffrances psychiques et qui travaillent avec les acteurs de la société à donner à ces personnes les moyens effectifs d'exercer leurs droits. Ces équipes accomplissent leur mission à partir de ce qui existe dans la société et qui pourrait renforcer ce qui fait soin et conduire à l'accomplissement d'une vie pleinement humaine. Ce faisant, les dispositifs intégrés de santé mentale peuvent s'ouvrir à un accueil inconditionnel des demandes amenées par les personnes éprouvant des souffrances psychiques, tout en articulant ces demandes aux responsabilités des acteurs sanitaires, sociaux, culturels et économiques.

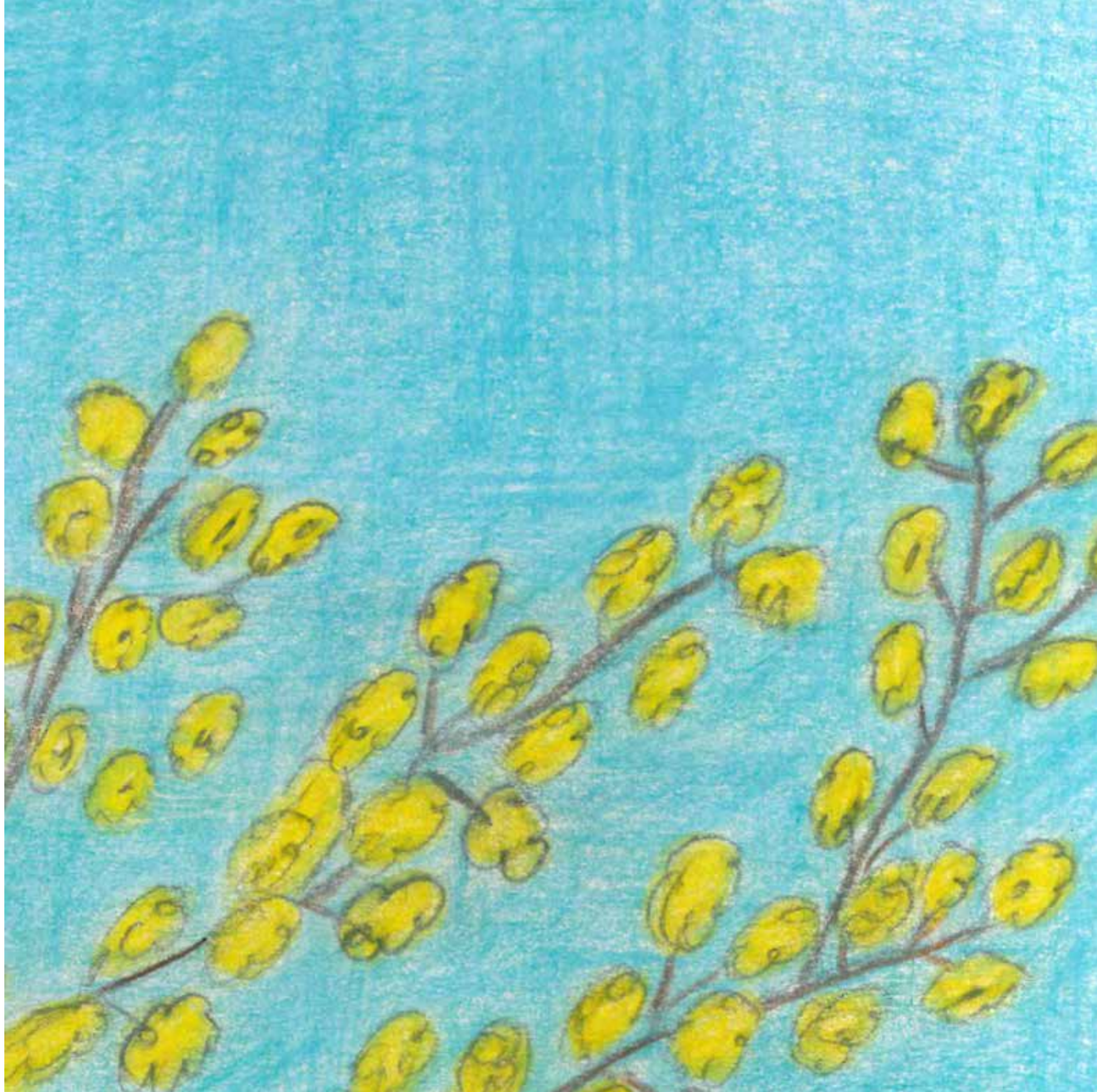
3 Des services de santé mentale où le cadre du personnel serait substantiellement élargi de façon à le mettre en correspondance avec les missions qu'il est censé réaliser vis-à-vis de la population.

4 Des équipes mobiles qui permettent d'inscrire les processus thérapeutiques dans les contextes où ils se déroulent et dont les interventions visent à prendre soin autant des personnes en souffrance psychiatrique que de leurs entourages :

- Des équipes mobiles de suivi des personnes souffrant de pathologies sévères et persistantes.
- Des équipes mobiles pour les situations aiguës qui peuvent se déplacer dans un délai raisonnable qui prenne en compte l'urgence plus ou moins élevée de la situation.

5 Des unités résidentielles de crise qui offriraient un encadrement intensif et continu, tout en permettant une proximité avec les milieux de vie, une connaissance des ressources locales par les soignants et l'adaptabilité que permet la dimension réduite des équipes. Ces unités de quelques lits fonctionneraient 24h24.

Récits & œuvres



Protéger : de la maison-institution aux cellules de Louise Bourgeois

VÉRONIQUE RENIER / ANIMATRICE À REVERS
OLIVIER CROUFER / ANIMATEUR AU CENTRE FRANCO BASAGLIA

Aujourd'hui, les menaces qui visent les personnes concernent souvent directement leur subjectivité[1]. Au plus dur, elles prennent la forme de blessures morales, d'humiliations, d'une déconsidération. Elles touchent des catégories susceptibles d'être ainsi dévalorisées telles des immigrés, des homosexuels, des chômeurs, des malades mentaux. Plus généralement, elles affectent par micro-fissures tout un chacun dans une société des singularités[2] où la vie, son sens, sa valeur ne sont plus donnés d'emblée par les structures sociales. Pour se protéger, les relations de reconnaissance sont ainsi devenues cruciales.

Pour explorer cette protection, nous nous sommes appuyés sur une institution (Revers[3]) qui accueille des personnes dont le parcours relève de la psychiatrie ou des soins de santé mentale. Il s'agit de vies fragilisées, de surcroît par une déconsidération voire une stigmatisation sociale. Vies souvent désignées, selon des préjugés, comme menaçantes et dangereuses. Nous nous sommes demandé ce qui peut faire protection dans cette maison-institution en explorant ce qui s'y déploie grâce à un atelier de création littéraire[4]. En cours d'analyse, nous passerons par l'œuvre de la plasticienne Louise Bourgeois (1911-2010).

1 *Cette analyse prolonge une série qui portait sur les façons de protéger en regard de différentes conceptions sociétales de la menace : Croufer O., Qu'est-ce que protéger (1) : une sécurité sociale ?. Qu'est-ce que protéger (2) : des sphères de reconnaissance ? Qu'est-ce que protéger (3) : des sphères d'immunisation à lire sur sur www.psychiatries.be.*

2 *Sur la société des singularités, voir ABSIL M., Constituer un commun : singularité, vulnérabilité, soin, Centre Franco Basaglia, mars 2014 à lire sur www.psychiatries.be.*

3 *Revers est un dispositif d'insertion par la culture et un service d'éducation permanente, situé à Liège, proposant à des adultes fragilisés des activités culturelles et artistiques. Plus d'informations sur www.revers.be*

4 *Une quinzaine de participants de cet ateliers d'écriture hebdomadaire se sont penchés sur les questions, Dans la vie, qu'est-ce qui vous protège ? et En quoi Revers est-il protecteur ? Leurs écrits ont été repris partiellement dans les citations ci-après. Il s'agit de : Fatima Achfie, Abdel Arzafzaf, Giovanni Barbarino, Anthony Bellomo, Anaïs Budroni, Elvis Conil, Agnès Dewaels, Danielle Dewinter, Marisa D. G., Roland Frédéric, Françoise Lemin, Marie Luque, Agnès Motte, Marc Neys, Alain Quoidbach, Lydie Saublens, Didier Smans et Blanche Wera.*

La gratitude

De petits livres circulent, joliment édités. Ils assemblent des textes produits à l'atelier de création littéraire et des dessins des ateliers d'expression plastique. Il y a la collection « Souhaits », la collection « Écritures », les livres d'artistes à édition unique. Reliés de la main de l'artisan ou pliés en livres-accordéons ou encore présentés sous la forme de carnets à spirale. Ils circulent dans la maison-institution. Ils sont déposés dans une vitrine en pied à l'entrée de la salle commune. Ils circulent chez des amis, des gens qu'on connaît. Ils sont aussi déposés à la librairie. On tourne leurs pages avec délicatesse. On en prend soin. Ils disent ce que sont les vies. « *Je suis un caillou, au bord de le mer du Nord, le long d'une mer du sud, au sol d'une ville du Portugal. Je suis un caillou, un caillou que l'on jette, un caillou qui coule, un caillou à ricochets.* »[5] « *Je suis une porte, la porte inviolable du coffre-fort, la porte automatique du grand magasin, la porte redoutée du pénitencier. Je suis une porte, la porte que l'on claque, avec colère, la porte refermée sans bruits, en douce.* »[6]

Parmi les différents processus de reconnaissance possibles[7], la gratitude est probablement l'un des plus forts de cette maison-institution et les petits livres en sont une bonne illustration. La gratitude exprime de la reconnaissance à ce qui est donné. Elle est un retour à celui qui donne qui ne prend pas nécessairement la forme d'un contre-don, d'un bien ou d'un service donné à la suite. La gratitude peut s'exprimer par des paroles ou en préservant avec précaution ce qui est donné. Comme ces petits livres qui prennent soin de fragments de vies singulières donnés sous la forme de créations littéraires ou plastiques.

Le don est un partage volontaire de ce que l'on est ou de ce que l'on a. En l'occurrence, les petits livres partagent ce que sont les personnes qui ont participé à leur création. Les atmosphères de liberté et de découverte de ce qui fait ces singularités deviennent essentielles pour que le don se produise. La condition préalable est de pouvoir penser et s'exprimer avec liberté dans un espace qui accepte, comprend, se solidarise. *Je me sens protégée quand je peux penser librement ce que je veux et exprimer librement mes pensées (...) quand je me sens comprise (...) acceptée (...); je me sens en sécurité là où il n'y a personne pour m'agresser (...) dans un lieu où l'on peut parler et où chacun est solidaire (...)*. Ou quand l'ambiance invite à la découverte de ce qui est aimé. *Je me sens protégée à Revers en découvrant des choses que j'aime faire et voir (...) Revers m'aide à m'ouvrir à la vie et aux autres (...) je me balade, je vois des choses différentes et cela me fait du bien (...)*.

5 *Didier Smans dans « Les petits livres de Revers ».*

6 *Jean-Pierre Collin dans « Les petits livres de Revers »*

7 *Voir Croufer O., Qu'est-ce que protéger (2) : des sphères de reconnaissances ?, Centre Franco Basaglia, juin 2014 à lire sur www.psychiatries.be.*

La protection est vécue dans une forte proximité entre la possibilité d'un don et l'éventualité d'une gratitude. Le don ne peut s'accomplir que pour autant que ce qui se donne puisse être reconnu, partagé, compris, circuler agréablement. *Revers est fait pour moi ! Pour des gens à problèmes comme moi (...) j'y ai des amis qui m'aident dans ce que je vis (...); je me sens protégée à Revers car d'autres sont comme moi et que nous partageons beaucoup ensemble (...) je m'y sens comprise (...) entourée de gens agréables (...) ; Revers est un endroit convivial. Nous sommes tous différents mais l'entente est parfaite (...); Revers est un lieu où l'on se sent solidaire, en compagnie d'amis qui ont conscience que l'isolement est néfaste (...) ; A Revers, je suis protégé par les personnes sympathiques que j'y rencontre (...) je ris beaucoup (...) je m'y sens bien (...).* Ce qui circule et donne de la reconnaissance est l'écoute, le dialogue, le partage. *Côtoyer les membres de Revers et les divers animateurs, pourvus d'une grande capacité d'écoute et de beaucoup d'empathie, m'apporte une forme de protection indirecte par le dialogue, les conseils, le partage (...) ; Je me sens bien à Revers car les gens sont sympathiques. C'est agréable, par exemple, de manger tous ensemble, y compris avec les intervenants, ce qui n'est pas le cas à l'hôpital de jour que je fréquente aussi (...) ; C'est un lieu de réconfort et de reconnaissance (...) à l'accueil toujours excellent ; À Revers, je me sens protégée car les animateurs sont à l'écoute (...) on peut leur parler (...) on n'a pas peur de s'exprimer (...).*

Puis il arrive que ce qui se donne soit enveloppé, happé dans un objet, un petit-livre par exemple. Bien que cet objet ait toujours été présent, du moins en tant que ligne de fuite libérant de la singularité. Mais un jour, cet objet devient l'événement qui permet de continuer de faire circuler de la gratitude, parfois ailleurs « *C'est à travers la réalisation d'un 'objet' que nous témoignons de la vitalité et de la créativité des personnes, 'objets' qui sont parfois soumis aux regards extérieurs et à la critique.* »[8]

Les objets-amis

Quel est le statut particulier de ces objets-traces ? Plus précisément, comment permettent-ils d'entretenir et de faire circuler la relation entre don et gratitude ?

Arrivée aux Etats-Unis en 1938, l'artiste Louise Bourgeois s'est mise à sculpter dans le bois des formes allongées de taille humaine, abstraites, dépouillées, sans bras, des sortes de totem. « *Aussitôt arrivée aux Etats-Unis, je me suis mise à avoir le mal du pays. C'était un mal du pays souterrain et inconscient. Alors sans savoir pourquoi, je me suis mise à recréer des présences. J'étais sur le toit de la maison (…). J'ai adopté cet endroit en plein air et j'ai recréé tous les gens que j'avais laissés en France. Ils étaient massés les uns contre les autres ; ils représentaient tous ces gens dont je n'aurais pas admis qu'ils me manquaient. Je ne l'aurais pas admis, mais le fait est qu'ils me manquaient désespérément.* »[9] Ces sculptures témoignent d'une vie, pas uniquement sous la perspective de ce qui l'affecte, mais aussi au travers de ce qu'elle déploie pour s'affirmer au-delà du chaos. « *Malgré la jeunesse, le bonheur, il y avait quelque chose de mort, et il fallait que je le ressuscite. Et ce que je voulais ressusciter, c'était le droit d'être malheureuse, le droit d'être en deuil de la France. Ce n'est pas très compliqué mais c'est très violent. C'est d'une persistance phénoménale, mais c'est un chaos conquis.* »[10]

Ces présences ne sont pas les personnes que Louise Bourgeois a aimées. Elles sont des symboles. Ce qui leur permet de continuer à circuler au-delà de la relation que Louise Bourgeois avait avec elles. Elles peuvent devenir l'ami des personnes qui auront à leur égard quelque attention. Louise Bourgeois donne ainsi cette belle définition du symbole dans ce qu'il permet d'effectuer dans le registre de l'amitié. « *Par symbole, j'entends des choses qui sont vos amies, mais qui ne sont pas réelles. Les symboles sont indispensables, parce qu'ils vous permettent de communiquer à un niveau plus profond avec les gens.* »[11]

D'ailleurs Louise Bourgeois veille à ce que la précaution amicale à l'égard de l'objet puisse se prolonger au-delà de sa création. Ces sculptures n'avaient pas de socle. « *Le fait qu'elles n'avaient pas de base et donc ne puissent tenir debout toutes seules implique que quelqu'un s'occupe de ces sculptures, les porte, les adosse au mur, les rentre.* »[12] L'attention, le soin se prolongent au-delà de la création de l'objet[13] comme un geste de gratitude pour ce qu'il nous exprime.

Les petits livres de la maison-institution sont les totems de Louise Bourgeois. En tant que symboles, ils sont les objets-amis, matériels et pratiques, pour prendre soin, exprimer de la gratitude et transformer nos relations.

---

[8] *dans « Les petits livres de Revers »*

[9] *Louise Bourgeois, citée dans Bernardac M.-L., Louise Bourgeois, Paris, Flammarion, 2006, p. 86.*

[10] *Louise Bourgeois, citée dans Bernardac M.-L., op. cit., p. 85.*

[11] *Louise Bourgeois, citée dans Bernardac M.-L., op. cit., pp. 128-129.*

[12] *Fremon J., Louise Bourgeois, femme-maison, Paris, L'Échoppe, 2013, p. 65*

[13] *Plus tard, Louise Bourgeois emploiera une autre résolution à la difficulté de se tenir debout, notamment dans One and others (1955) : les formes s'épauleront les unes les autres. Ce qui permet de présenter le problème autrement : « Au début, je faisais des figures isolées sans aucune liberté. Maintenant je vois mon travail comme des groupes d'objets reliés les uns aux autres. Mais il y a encore le sentiment avec lequel j'ai commencé : le drame d'un parmi d'autres. » (Louise Bourgeois, citée dans Bernardac M.-L., op. cit., pp. 94-95)*

L'alentour

Ce qui protège pourrait être relié à la circulation d'une trace de vie, d'une micro-production humaine que l'on s'occupe à préserver avec le plus grand soin. Revenons dans la maison-institution pour écouter ce qui se dit de la protection. Il semble que la formation d'un alentour est déterminante et que celui-ci se tisse d'abord de relations et d'activités.

« *Je me sens protégée quand je suis avec une amie, avec ma famille (...) avec mes enfants ; quand je suis avec mon amoureux (...) ; quand mon frère ou mes sœurs me téléphonent (...) ; quand je suis accompagné d'un ami (...)* ». La formation d'un « avec », d'une co-existence permet de protéger la vie. La maison-institution, la sphère habitée sont des espaces qui produisent ces relations, cette composition de présences. « *Je me sens protégé quand je viens à Revers, parce qu'il n'y a que là que je rencontre des gens et que je peux discuter (...) ; j'ai besoin d'être occupé, ça me permet de faire des rencontres, de ne pas rester seul, chez moi, enfermé* ». La réalisation d'activités permet la rencontre. L'espace protecteur se constitue dans ce mouvement où s'accomplissent des activités et se forment des relations. « *L'occupation, c'est la santé : cela fait du bien car on ne reste pas seul chez soi (...) on apprend, on s'améliore (...) ; le travail, bénévolat ou activités, c'est souvent bénéfique tant pour la santé physique que psychique : il y a le fait d'être en mouvement, la satisfaction des tâches accomplies et la gratification reçue, très importante pour les personnes fragilisées (...) ; je me sens protégée à Revers (...) les activités m'occupent l'esprit et je déprime moins (...)* ».

Chaque sphère habitée aère un ensemble d'activités et de relations qui parlent différemment de la vie. Dans cette maison-institution, les ateliers artistiques animent ce qui s'exprime, ce qui circule, ce qui se tait, se calme ou disparaît. « *Revers protège mon mercredi matin, car ainsi je ne reste pas chez moi, en plan, à ne rien faire (...) Revers m'aide car j'adore écrire et ici, c'est ce que je fais (...); je me sens protégée à Revers car j'ai une occupation deux fois la semaine (...) je découvre et apprends des choses que j'aime faire, comme la photo, le théâtre (...) cela m'occupe l'esprit et je déprime moins (...) ; à Revers, je dessine et cela me protège (...) ça me détend (...) ; Je suis à Revers pour me sentir comme au travail (...) je peins, j'écris, je fais de la musique (...) j'y arrive et je m'améliore (...)* ».

La protection tient dans cette composition d'un alentour, d'un espace qui est autour, insufflé par la co-présence des humains qui s'y animent. L'alentour est une atmo-sphère, l'air que l'on respire en un lieu. C'est une enveloppe qui dégage un climat des êtres et des choses, qui entretient des températures et des conforts. « *Je me sens protégé chez moi (...) dans mon lit, avec une couverture et mon coussin ergonomique (...); quand je suis à la maison (...) avec mon entourage aux Habitations Protégées (...) ; quand j'ai un toit (...) le soir dans mon lit avec des draps de lit propres (...) quand j'ai du chauffage dans ma chambre (...); quand je peux me réchauffer au coin du feu (...) quand je peux prendre une douche bien chaude (...) ; quand j'ai faim et que j'ai des courses à la maison (...)* ».

Les cellules-énigmes

Poursuivons l'exploration de l'alentour avec Louise Bourgeois. Un demi-siècle après les totems qu'elle créait sur le toit de sa maison, les objets-amis sont devenus des cellules-énigmes. Celles-ci donnent une forme plus spatiale à la composition d'une sculpture qui accueille des traces d'une vie humaine. Ces cellules nous aident plus directement à penser ce qui pourrait faire protection à partir de l'alentour.

Cell 1 (1991) se donne à voir de l'extérieur comme un contour de portes qui délimitent un espace intérieur. Ce sont des portes de récupération, déjà âgées, elles ont eu leur histoire ailleurs, dans des maisons probablement. Ces portes n'ont pas de serrure, pas de poignée, on ne sait pas s'enfermer. Elles tiennent suffisamment ensemble pour constituer une cellule et délimiter le regard ; mais les très légers interstices permettent en s'approchant de découvrir l'intérieur. Une porte avec des carreaux vitrés, dont la plupart sont d'ailleurs manquants, permet une intrusion plus massive. En circulant autour de la cellule, une scène émerge composée des fragments aperçus par les fentes. Une énigme se laisse déployer. On découvre un lit de métal, un sommier de fer sur lequel reposent des sacs en toile qui transportèrent jadis du courrier postal et qui servent aujourd'hui d'inconfortable matelas.

Pour Louise Bourgeois, donner forme au contour est essentiel pour déployer le mystère de certaines vies. Elle raconte Cell 1 à partir de la perméabilité aux regards entre l'intérieur et l'extérieur : « *Dans le lit, tapie dans la peur, la personne dans la cellule se cache. Ce qu'elle cache est son état de malade. Elle est physiquement malade et elle a peur de la mort. Mais ce n'est pas si simple ; elle a d'autres peurs. Ce qui n'est pas justifié est sa peur que les gens sachent sa maladie. Elle est effrayée de ne pas avoir d'ami et elle a peur de perdre ceux qu'elle a. Certaines maladies sont considérées comme honteuses parce que coupables. Alors elle est très jalouse de son intimité et craint les spectateurs. Elle craint que les gens viennent découvrir son intimité. Aussi, elle projette sa peur d'être vue, puisqu'elle est elle-même un voyeur, voyeur latent. Cela est exprimé par la fenêtre. Si tu peux regarder à l'extérieur, ils peuvent regarder dedans. Le verre transparent représente l'absence de secrets.*

Les personnes malades meurent d'un besoin de compagnie, d'une main tendue, d'avoir faim de compassion. Elle s'enfuit des gens et les gens s'enfuient d'elle de peur de la contagion. Ainsi, elle est isolée par sa propre peur et par celle des autres. »[14]

Que la sphère soit perméable permet d'expliciter un problème de vie, de ne pas taire la peur mais de la mettre dans une forme spatiale qui la laisse vivre subtilement, avec pudeur. Avec la cellule, la protection ne se traduit pas dans la construction de murs qui cloisonneraient la vie, mais par l'instauration d'un contour qui permet d'exprimer et protéger ce qui fait vie. La protection s'accomplit grâce à la fragilité, la fluidité, la perméabilité des parois. La vie se fait au travers de cette porosité, dans le mouvement en spirale qui va de l'intérieur vers l'extérieur et vice versa.

L'intérieur de la cellule permet ainsi de déployer ce qui fait vie. Sur les trois sacs de courrier postal, Louise Bourgeois a brodé en lettres rouges trois phrases qui explicitent le travail artistique à l'œuvre dans la cellule :

- « *I need my memories. They are my documents* » (J'ai besoin de mes souvenirs, ils sont mes documents.)
- « *Art is the garantee of sanity* » (L'art est la garantie de la santé mentale.)
- « *Pain is the ransom of formalism* » (La douleur est la rançon du formalisme.)

Le processus qui donne de la santé passe par l'accueil des histoires et des souvenirs épars, dont ceux qui nous affectent de douleur. Là, une forme est à créer. Une forme qui accueille ces fragiles documents, mais qui ne les raconte pas et ne les ressasse pas. Dans un entretien, Louise Bourgeois précise son travail : « *J'ai besoin de mes souvenirs. Ils sont mes documents. Je reste vigilante vis-à-vis d'eux. Ils sont mon intimité et j'en suis intensivement jalouse. Cézanne disait : 'je suis jaloux de mes petites sensations'. Raconter ses souvenirs et ressasser est négatif. Nous devons faire des distinctions entre les souvenirs. Est-ce que vous allez vers eux ou est-ce qu'ils viennent vers vous, ici ? Si vous allez vers eux, vous perdez votre temps, vous perdez votre temps. La nostalgie n'est pas productive. S'ils viennent vers vous, ils sont les germes pour la sculpture.* »[15]

Le processus créatif n'est possible que s'il accueille les souvenirs, c'est la raison pour laquelle les parois doivent être poreuses, permettre des relations entre l'intérieur et l'extérieur et de telle façon que nous puissions créer une forme qui ne soit pas un ressassement mais une création.

En poursuivant la découverte de Cell 1, on trouvera d'autres objets épars. Sur une chaise métallique et une table basse en bois sont posés une corde, des flacons de verres, une ampoule, un réveil, des pinces, des tubes d'éprouvette. Un pot de chambre blanc en céramique a été glissé sous la chaise. Une bouilloire traîne à côté de la table. Ce désordre agence un subtil chaos. Tel quel, le renvoi à une expérience vécue est improbable. Nous sommes face à des fragments, sans ordre hiérarchique, sans structure logique. Pourtant, un alentour prend consistance, comme une forme accordée au désordre. En ligne de fuite, « *les références selon lesquelles on doit vivre d'une façon ordonnée disparaissent.* »[16] L'objet-ami sous la forme de Cell 1 revient comme objet matériel et pratique pour transformer les lignes d'horizon à partir desquelles nous prenons soin de nos rapports au monde.

Perspectives

Reprenons les éléments du parcours qui nous a conduit des petits livres de la maison-institution aux cellules de Louise Bourgeois. Nous demandions « qu'est-ce que protéger » dans des contextes où les subjectivités se sentent menacées ou durement éprouvées. La maison-institution et les cellules de Louise Bourgeois n'ont servi qu'à faire varier en imagination ce que peut être la protection et amener quelques hypothèses et pistes de travail ultérieur.

Primo, la protection peut se vivre au travers d'un processus de reconnaissance qui lierait étroitement le don, partage de ce que l'on est, et la gratitude, expression pleine de sollicitude à ce qui est donné.

Secundo, pour entretenir et faire circuler la relation entre don et gratitude, l'œuvre-amie est le compagnon idéal. En tant que symbole, elle devient l'objet pratique et matériel qui peut circuler, duquel il est possible de prendre soin ou qui permet de faire varier en imagination les horizons vers lesquels nous nous reportons pour vivre nos relations.

Tertio, la composition d'un alentour est l'exercice le plus délicat sans lequel rien de ce processus de protection n'est possible. L'alentour est insufflé de la co-présence des

[14] *Louise Bourgeois à propos de Cell 1 citée dans Crone R., Graf Schaesberg P., Louise Bourgeois. The secret of cells, Prestel, 2008, revised and expanded edition, p. 175*

[15] *Louise Bourgeois, citée par Crone R., op. cit., p. 95.*

[16] *Louise Bourgeois, cité par Crone R., op. cit., p. 97 et repris de : Gorovoy Jerry, Pandora Tabatabai Asbaghi, p. 170.*

humains qui s'y animent et des fragments de vie qui peuvent être accueillis. L'exercice incertain d'une protection tient dans l'atmosphère qui permet de donner un climat aux êtres et aux choses. La paroi d'alentour, sa porosité, les mouvements entre l'intérieur et l'extérieur qu'elle précipite ou ralentit sont indispensables au déploiement de cette atmosphère, à la protection de ce qui fait vie comme à la recherche de lignes de fuite vers lesquelles elle pourrait s'en aller.

L'hôte d'Albert Camus

OLIVIER CROUFER / ANIMATEUR AU CENTRE FRANCO BASAGLIA

« Scènes pour des politiques d'hospitalité » sont des textes d'analyse qui tentent de réfléchir aux mouvements que les histoires d'hospitalité induisent dans les rapports humains. Ces analyses sont construites à chaque fois selon le même schéma. Une scène est extraite d'une œuvre littéraire, plastique, poétique, … Elle est présentée en début d'article. Nous essayons ensuite de qualifier les hôtes : quels noms portent-ils, quelles sont leurs qualités ? Enfin, nous nous demandons en quoi cette scène d'hospitalité questionne et transforme les rapports humains, voire invite à de nouvelles politiques.

Daru, un instituteur, vit seul sur l'immense étendue d'un haut-plateau caillouteux d'Algérie. La neige est tombée brutalement après huit mois de sécheresse. Les élèves ne viennent plus à l'école. Au loin, deux hommes arrivent. Un gendarme sur son cheval, le vieux Balducci, un Corse. Derrière lui, au bout d'une corde, marche un prisonnier arabe. Daru les accueille dans son école. Balducci dépose le prisonnier chez l'instituteur en lui donnant l'ordre de l'amener à la police de Tinguit le lendemain.

Des hôtes qui ne se comprennent pas

Cette scène est extraite de la nouvelle d'Albert Camus, *L'hôte*[1]. Celle-ci appartient à un recueil de 6 nouvelles, écrites entre 1952 et 1954, et publiées sous le titre de *L'exil et le Royaume*. Ce sera la dernière œuvre publiée du vivant d'Albert Camus (1913-1960).

L'hôte désigne le prisonnier arabe déposé chez Daru. Mais le lecteur hésite, affecté par le double sens du mot hôte en français qui désigne à la fois la personne accueillie (« guest » en anglais) et la personne qui reçoit (« host » en anglais). L'hôte peut donc tout aussi bien être Daru, celui qui offre l'hospitalité. Et dans ce paysage où ne poussent que les pierres, ce pays rude, « *cruel à vivre, même sans les hommes, qui, pourtant, n'arrangeaient rien*[2] », le lecteur se demande si Daru n'est pas aussi l'hôte transitoire de la nature.

[1] *Camus Albert, L'hôte, in L'exil et le royaume, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2014.*
[2] *Camus A., op. cit., p. 83.*

Daru a les gestes que l'on attend d'habitude d'une hospitalité. Respectant la tradition arabe, il offre le thé à la menthe à ses invités. Quand il s'approche du prisonnier, il se rend compte que ses mains sont toujours attachées. Il s'agenouille devant lui et les délie pour qu'il puisse boire son thé. Une fois le gendarme parti, il lui prépare une galette de farine, une omelette, il lui présente des dattes et du fromage. L'hospitalité s'exprime humblement. Le soir, il installe un lit de camp et une couverture pour son hôte qu'il accueille dans sa chambre.

Le lendemain matin, Daru accompagne l'hôte à la croisée des chemins où il le laissera s'en aller. Il lui offre un paquet avec des dattes, du pain et du sucre grâce auxquels il pourra tenir deux jours. Il lui donne également mille francs.

Le lecteur a le sentiment d'un accueil sobre et bien réel. Mais en même temps, il se pose des questions sur cette hospitalité. Il existe une distance problématique dans cette relation. La plus manifeste est l'absence de prénom de la personne accueillie qui restera durant toute la nouvelle appelée « prisonnier » ou l' « Arabe ». Balducci le désignera par « le camarade » ou « ce zèbre », mais jamais ce personnage ne sortira de l'anonymat. Ce qui fait une rencontre singulière ne se produit pas. La description que fait le narrateur du prisonnier est d'ailleurs plutôt stéréotypée : les pieds dans des sandales, vêtu d'une djellaba, coiffé d'un chèche, et un corps correspondant à l'ethnotype arabe, des lèvres énormes, des yeux sombres, une peau recuite.

Malgré que Daru s'adresse en arabe au prisonnier qui ne parle pas français, les deux hommes ne se comprennent pas. Quand la conversation pourrait atteindre un tour plus personnel, plus engagé, elle ne prend pas :

> ***Pourquoi tu l'as tué ? dit-il (dit Daru) d'une voix dont l'hostilité le surprit.***
> L'arabe détourna son regard.
> ***Il s'est sauvé. J'ai couru derrière lui.***
> Il releva les yeux sur Daru et ils étaient pleins d'une sorte d'interrogation malheureuse.
> ***Maintenant, qu'est-ce qu'on va me faire ?***
> ***Tu as peur ?***
> L'autre se raidit, en détournant les yeux.
> ***Tu regrettes ?***
> L'arabe le regarda, bouche ouverte. Visiblement, il ne comprenait pas[3].

La même incompréhension se présente au moment crucial de la nouvelle où Daru, après avoir accompagné quelques moments le prisonnier, s'arrête à la croisée des chemins, lui donne un paquet de victuailles et le laisse choisir sa destinée :

[3] *Camus A., op. cit., pp. 92-93.*

> L'Arabe prit le paquet et l'argent, mais il gardait ses mains pleines à hauteur de la poitrine, comme s'il ne savait que faire de ce qu'on lui donnait.
> *« Regarde maintenant, dit l'instituteur,* et il lui montrait la direction de l'est, *voilà la route de Tinguit. Tu as deux heures de marche. A Tinguit, il y a l'administration et la police. Ils t'attendent. »* L'Arabe regardait vers l'est, retenant toujours contre lui le paquet et l'argent. Daru lui prit le bras et lui fit faire, sans douceur, un quart de tour vers le sud.
> Au pied de la hauteur où ils se trouvaient, on devinait un chemin à peine dessiné.
> *« À un jour de marche d'ici, tu trouveras les pâturages et les premiers nomades. Ils t'accueilleront et t'abriteront selon leur loi. »* L'Arabe s'était retourné maintenant vers Daru et une sorte de panique se levait sur son visage : *« Écoute »*, dit-il. Daru secoua la tête : *« Non, tais-toi. Maintenant, je te laisse. »* Il lui tourna le dos, fit deux grands pas dans la direction de l'école, regarda d'un air indécis l'Arabe immobile et repartit[4].

Alors que l'Arabe s'apprête à s'engager dans une parole - « écoute » dit le prisonnier au moment où il va devoir saisir la liberté que lui propose Daru - celui-ci interrompt la rencontre qui n'a jamais vraiment pu avoir lieu.

Que nous dit cette nouvelle de l'hospitalité ? Car le lecteur a l'impression que l'hospitalité raconte quelque chose d'une situation, d'une histoire, d'un rapport entre les hommes.

Une fraternité hésitante

L'hospitalité parle au cœur d'une tension, d'un écart. L'analyste Fernando Gomez parle d'un dilemme qui traverse l'ensemble des nouvelles de L'exil et le royaume dont L'hôte est extrait.
« *Les héros camusiens (y) sont tous confrontés au dilemme « solitaire ou solidaire », qu'ils aspirent à la communication avec l'autre et le monde, bref, au royaume, mais se trouvent face à un triple isolement – géographique, politique et psychologique – qui s'avère être l'essence de leur exil.*[5] » *« C'est, sans nul doute, dans la nouvelle « L'Hôte », nommément dans l'ethos du héros camusien, Daru, que l'ambigüité entre solitaire et solidaire est le plus fortement présente.*[6] »

[4] *Camus A., op. cit., p. 98.*
[5] *Gomez, Fernando , « Solitaire ou solidaire » dans l'Exil et le Royaume d'Albert Camus, in Carnets, Revue électronique d'Études Françaises, IIème série, no 4, mai 2015, p. 63-76. Téléchargeable sur http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/13305.pdf, p.63.*
[6] *Gomez Fernando, op. cit. p. 71.*

L'isolement de l'instituteur est déjà géographique. L'école est située sur « *une étendue solitaire où rien ne rappelait l'homme.*[7] » Plus loin, au-delà du haut-plateau où il habite, « *on pouvait apercevoir les masses violettes du contrefort montagneux où s'ouvrait la porte du désert.*[8] »

Daru s'isole politiquement, ou plutôt, il se distancie, ne s'engage jamais pleinement pour une des parties en conflit alors que débute la guerre d'Algérie[9]. Pour une part, il est pleinement dans le camp des Français. Dans la classe de l'école, « *sur le tableau noir (…) quatre fleuves de France, dessinés avec quatre craies de couleurs différentes, coulaient vers leur estuaire depuis trois jours.* »[10] Quand il demande au gendarme Balducci le motif de l'arrestation du prisonnier, Daru formule sa question d'une façon qui dit clairement son camp : « *Il est contre nous ?* »[11] Et par ailleurs, l'instituteur français, se démarque des injonctions de l'administration française. Il refuse de livrer le prisonnier à la police de Tinguit, malgré que « *ce sont les ordres* »[12], comme le lui rappelle le gendarme. Le lendemain, il ne conduira pas l'Arabe à la police, il lui laisse la liberté de choisir son chemin, mais il ne le conduira pas non plus jusqu'aux nomades qui pourront l'accueillir et l'abriter selon leur loi.

La solitude est dès lors évidemment psychique. La nouvelle se termine sur cette phrase : « *Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.*[13] »

Par ailleurs, Daru ne vit pas que seul. Il se lie aux gens avec lesquels il cohabite au travers de valeurs et de gestes de solidarité. Chaque jour, il distribue une ration de blé aux élèves dont les familles étaient victimes de la sécheresse. Et malgré ce ravitaillement, « *il serait difficile d'oublier cette misère, cette armée de fantômes haillonneux errant dans le soleil, les plateaux calcinés mois après mois, la terre recroquevillée peu à peu, littéralement torréfiée, chaque pierre éclatant en poussière sous le pied.*[14] » Une complicité semble s'établir entre les personnages grâce au paysage, à l'ambiance de la terre. « *Dans ce désert, personne, ni lui ni son hôte n'étaient rien. Et pourtant, hors de ce désert, ni l'un ni l'autre, Daru le savait, n'auraient pu vivre vraiment.*[15] »

Le lecteur ressent ces doubles élans de solitude et de solidarité, et il flotte dans cet écart. Mais la fraternité ne se déploie jamais. La présence de l'Arabe irrite Daru, elle le gène. Alors qu'ils dorment côte à côte, il considère ces moments de proximité fraternelle comme une « bêtise » :

> Dans la chambre où, depuis un an, il dormait seul, cette présence le gênait. Mais elle le gênait aussi parce qu'elle lui imposait une sorte de fraternité qu'il refusait dans les circonstances présentes et qu'il connaissait bien : les hommes, qui partagent les mêmes chambres, soldats ou prisonniers, contractent un lien étrange comme si, leurs armures quittées avec les vêtements, ils se rejoignaient chaque soir, par-dessus leurs différences, dans la vieille communauté du songe et de la fatigue. Mais Daru se secouait, il n'aimait pas ses bêtises, il fallait dormir.[16]

Une béance difficile

L'hospitalité devient alors un espace d'interrogation. Elle ouvre une béance qui interroge. Jeanyves Guérin, professeur de littérature dans une université française, pose le drame de cet abîme. « *L'hôte reste l'autre. Parler sa langue est une chose, se faire comprendre de lui en est une autre. La brève rencontre se solde par un fiasco. Le choc des cultures est flagrant et la barrière de civilisation infranchissable. La communication est difficile et la communion manquée. L'égalité et la fraternité, les valeurs républicaines de Daru se sont révélées abstraites, indicibles*[17]. » Puis s'autorisant à déborder de son rôle d'analyste, il s'implique dans l'interrogation dans laquelle nous propulse la nouvelle. Il cherche des voies. « *Peut-être manque t'il à Daru, instituteur sans livres, d'avoir lu Le Petit Prince et médité sa leçon. Avant de connaître l'autre, il faut l'apprivoiser. « C'est une chose trop oubliée, dit le renard, ça signifie « créer des liens » ». Cela exige du temps, de la patience, des rites.*[18] » Puis ailleurs il hésite, il semble poser ses questions à de tout autres niveaux de relations : « *L'hôte fictionnalise*

---

7 *Camus A., op. cit. , p. 87.*
8 *Camus A., op. cit. , p. 82.*
9 *La guerre d'Algérie (1954-1962) débute en novembre 1954 lorsque les différentes factions du nationalisme algériens réunies sous la bannière du Front National de Libération lancent une insurrection contre la France, pays colonisateur depuis 1830. Les nouvelles de L'exil et le Royaume ont, quant à elles, été écrites entre 1952 et 1954.*
10 *Camus A., op. cit. , p. 81.*
11 *Camus A., op. cit. , p. 87.*
12 *Camus A., op. cit. , p. 86.*
13 *Camus A., op. cit. , p. 99*
14 *Camus A., op. cit. , p. 83.*
15 *Camus A., op. cit. , p. 91.*
16 *Camus A., op. cit. , p. 94.*
17 *Guérin Jeanyves, L'autre comme hôte dans les derniers écrits algériens de Camus, in Gauvin L., L'Hérault P. et Montandon A., Le dire de l'hospitalité, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 148.*
18 *Guérin J., op. cit., p. 148.*

la difficile relation entre le colonisateur et le colonisé.[19] » L'hospitalité interroge nos relations dans une histoire plus vaste qu'une rencontre d'homme à homme où la proposition du renard du Petit Prince paraît minuscule.

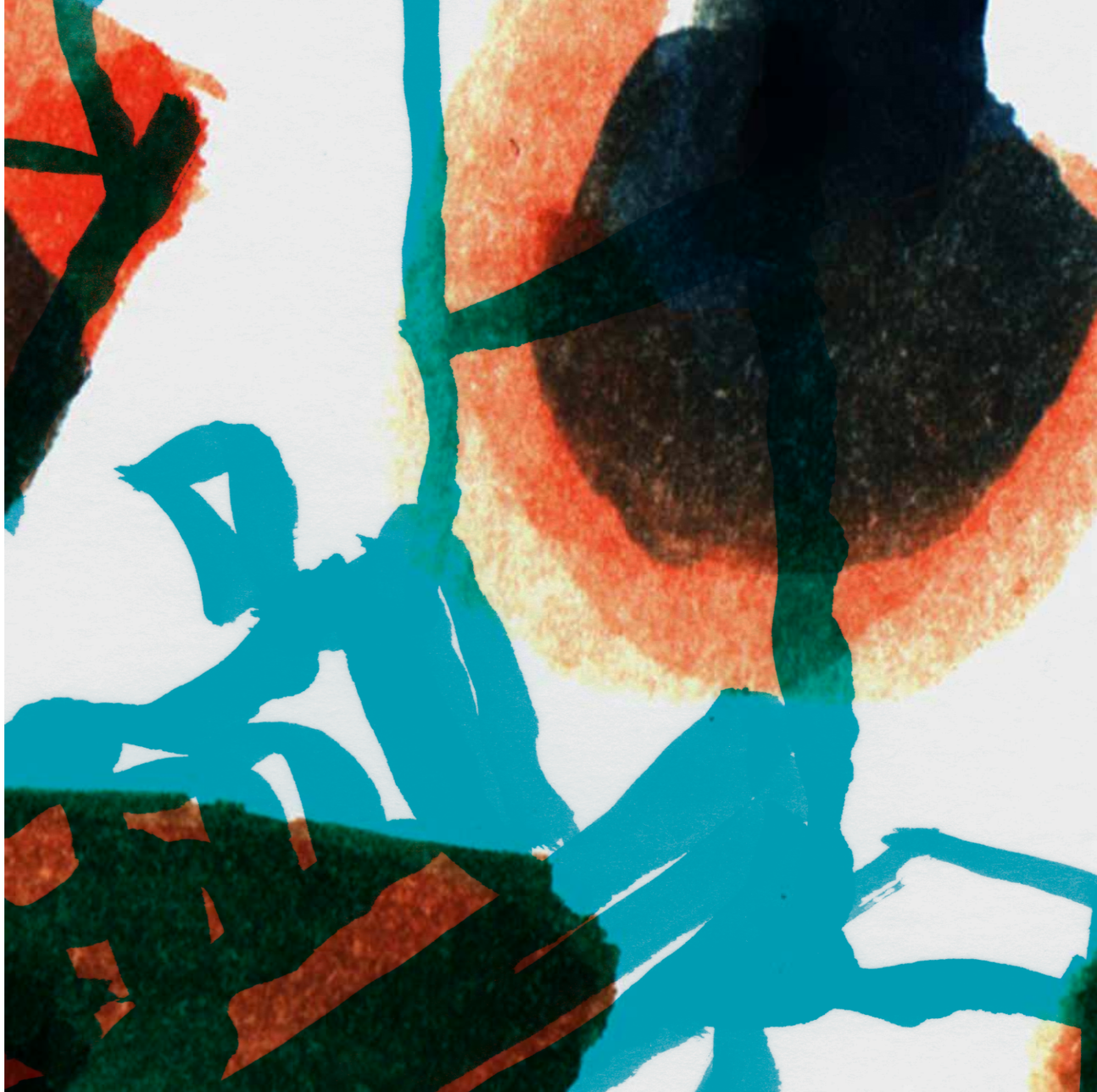
Pour Anabel Herzog, l'hospitalité de Daru laisse ouverte une question politique que certains reprochent d'ailleurs à Camus de ne pas trancher. L'Arabe a tué son cousin. Probablement pour une affaire de grain que l'un devait à l'autre. « Ça n'est pas clair », dit Balducci. La nouvelle nous interroge : « *qui doit juger l'Arabe ? Qui peut le juger ? Le colon français ? Le village arabe ? Les nomades neutres ou même indifférents ? L'Arabe demande à Daru : « C'est toi le juge ?*[20] *». Non seulement Daru n'est pas le juge, mais en plus il ignore qui est le juge et c'est la raison pour laquelle il laisse l'Arabe choisir sa route. Daru cherche en vain une réponse à la question : où est le juge ?*[21] »

La lecture de la nouvelle par Lila Ibrahim-Lamrous suscite, chez elle aussi, un espace d'interrogation ouvert par l'hospitalité. Cet espace flotte entre questions macro-politiques et recherches existentielles. « *L'hospitalité offerte par Daru condamne celui-ci à réinterroger ses certitudes et ses principes, l'ouvre au questionnement inquiet sur ses valeurs et son éthique. Cette relation d'accueil de l'Autre est aussi une relation d'accueil de soi, un soi non expurgé de ses contradictions et de ses angoisses.*[22] » Et les questions ouvertes par Daru deviennent aussi celles du lecteur.

En somme, au-delà d'un geste d'accueil, l'hospitalité est la scène d'une hésitation. Elle raconte la fragilité d'une fraternité qui hésite entre tendresse, solidarité et une distance qui dit la solitude de l'hôte. L'hospitalité crée un lieu très particulier qui rend visible ce double élan, quelque peu paradoxal. Elle ouvre alors des questions qui autrement seraient peut-être restées silencieuses, ici sur la justice, là sur des rapports coloniaux. Elle les ouvre et n'y répond pas.

---

[19] *Guérin J., op. cit., p. 155.*
[20] *Camus, op. cit., p. 92*
[21] *Herzog Anabel, Paradigmes bibliques, colonialisme et hospitalité dans «L'hôte» de Camus, in Études françaises, vol. 42, n° 2, 2006, p. 137-147, p. 140.*
[22] *Ibrahim-Lamrous, Lila, L'Exil et le Royaume d'Albert Camus, l'Algérie comme chair de la poésie, in Lendemains, n° coordonné par M. Trabelsi, université d'Onasbruck, n° 128, Avril 2009, p. 152.*



Les Droles

CHRISTIAN LEGRÈVE, ANIMATEUR AU CENTRE FRANCO BASAGLIA

Dans une grande maison à l'abandon, au bout d'un quartier oublié, vit une communauté de gens un peu étranges. Rien ne les lie, si ce n'est cette étrangeté. On les appelle parfois les droles[1]. Jacques Mancini inventait leur histoire. Mais il est mort.

Ce récit fait partie d'une série à retrouver sur www.psychiatries.be

La chute

Jacques Mancini étouffe. C'est comme si une masse lui était tombée dessus, et ça le sort des brumes. Enfin, plus ou moins... Que se passe-t-il ? Il git en travers de son lit, tout habillé, même s'il est passablement débraillé. Il sent ce poids qui pèse sur son thorax. Il peine à respirer. Soudain, un flash ! Son cœur bondit dans sa poitrine …

Le vent, la pluie, le froid sur ma peau… les lumières de la ville. Le vacarme du trafic. Le trottoir qui fonce à ma rencontre. Noir !

Blanc, plutôt ! Aveuglant ! La lumière entre à flot dans la chambre. Et le bruit. Le grondement de la rue. La circulation assourdissante du milieu de journée. La sirène des pompiers ! Comment est-ce possible ? Il a l'impression que son lit est au milieu du boulevard. Un terrible mal de crâne tord son cerveau. Tellement puissant que ça fait un peu refluer l'angoisse du souvenir de cette chute. Souvenir ? Il voudrait ne pas bouger, seulement il fait affreusement froid. Il tire sur les draps pour s'en couvrir, mais il est en partie couché dessus. Il essaie de s'emballer dedans en roulant sur le lit. Un haut-le-cœur le saisit. Noir !

Il se réveille à nouveau. Longtemps après ? Impossible à dire. Mais il se souvient. Et toujours le vacarme du dehors. Il glisse à bas du lit, tombe à genoux, et s'appuie lourdement pour se mettre debout. Enfin… se hisser sur ses jambes. Il reste courbé, cassé, toujours emberlificoté dans ses draps, tordu par la douleur, avec cette acidité dans la gorge, frappé d'hébétude. Il se traîne dans le séjour et gagne la grande porte-fenêtre qui laisse entrer tout l'extérieur hostile, le froid, la lumière et le bruit. La fermer ! Ne pas tomber ! Il s'adosse à la vitre et se laisse aller au sol. Noir !

Il sursaute à nouveau ! Le beep du répondeur ! Du réveille-matin ? C'est où ? Il n'arrive pas à s'orienter. La porte ? Sur la table de la salle à manger, le laptop est ouvert, mais inerte. Fenêtre aveugle. Sa chaise est renversée. La table est encombrée. Verres renversés, bouteilles. Vin rouge, vide ; vin rosé, entamé ; bourbon, vide. Une baguette entamée. Un reste de pizza dans son carton (Ah oui ! La pizza ! Ça lui rappelle quelque chose…). Des emballages de chocolat, un ravier en plastique, vide. Des revues, des magazines. Le vieux dictionnaire. Son portefeuille. Le smartphone pend de la table, au bout de son câble. Le sol est jonché de feuillets déchirés couverts de notes, de mots, de signes. Flèches, cercles, ratures. La bibliothèque est ouverte, et tout un rayonnage a vomi les bouquins par terre. Juste à côté, le vase du petit guéridon s'est brisé au sol.

Le beep, encore ! Le répondeur ! …
Quel répondeur ? Il n'a plus de répondeur depuis bien longtemps. C'est l'interphone ! On sonne chez lui. Quelqu'un est en bas. Qui insiste.

Mais Jacques est complètement tétanisé. Les derniers mois lui reviennent en mémoire, en bloc. Est-ce l'overdose d'alcool ? Le froid violent ? Subitement il *revient à lui*. Il prend brutalement conscience de l'état d'esprit dans lequel il a vécu ces derniers temps. Il voit défiler ses conversations délirantes avec Sonia, ses divagations solitaires, ses nuits d'insomnie. Ce récit ! Il prend douloureusement conscience de son égarement. Hier encore, il clamait sa bonne santé, il hurlait qu'il était normal. Que lui est-il arrivé ? Il est complètement abattu. Comment reconnaître cet autre qui était lui ? Et comment vivre à présent, avec la crainte que cet autre réapparaisse ?

Le beep ! Il n'ira pas ouvrir, qui que ce soit. Il ne peut pas se projeter dans l'avenir, mais il sait qu'à cet instant, il est incapable d'affronter quelqu'un. Il a trop peur de ses propres réactions. Il se sent éminemment fragile, menacé. Il veut juste se cacher, et faire le point. Rester seul avec lui-même. Parce que, ce qui l'étonne, c'est qu'il se sent, en même temps, des capacités nouvelles, des facultés inouïes. Il est capable de penser à toute vitesse. Il jouit d'une lucidité hors norme. Il voit clair. Il comprend tout. Il pressent les dangers qui le menacent. Il les anticipe, et analyse tout le passé en une fraction de seconde. C'est un éblouissement. Il pense « personnalité à haut potentiel ». Il n'avait jamais songé à ça.

[1] *A Liège, quand on parle de quelqu'un dont le comportement, l'allure ou le discours s'écarte de la norme, on dit volontiers que c'est un « drole ».*

Mais la mise au point est douloureuse. Il a l'impression que toute sa vie n'avait pas d'autre sens : le mener à ce moment de basculement. Il n'est pas sûr de pouvoir jamais sortir de là, retourner à l'état d'*avant*. D'avant quoi, d'abord ? Peut-être était-il dans l'erreur depuis toujours. C'est une révélation ! Jacques est comme dégoûté par celui qu'il a été. Il ne veut pas redevenir ce Jacques-là. Il le voit à distance. Et il est sans concession. Mais il n'est pas tout à fait sûr de ce qu'il ressent en ce moment. La migraine est trop forte. Il ne veut ni retourner, ni avancer. Rester là ?

Il se traîne jusqu'à la petite cuisine, et se sert un grand verre d'eau fraîche. C'est une sensation étrangement forte, qui achève de le réveiller. L'amour et l'eau fraîche... Ça le fait penser à Sonia. Il prononce le nom à voix haute. « Sonia ! ». Mais c'est une voix autre. Il ne se souvient pas qu'il avait ce timbre. Il ne se reconnaît pas ! L'angoisse remonte d'un seul coup. Panique ! Il transpire. Là, il rêve ? Il délire ? C'est la réalité ? Il est lui-même ? Comment sait-on qu'on délire ? Comment s'en rend-on compte, *de l'intérieur* ?

Cette sonnerie qui se répète, obstinée, est une véritable torture ! Elle lui vrille les tympans. Il n'entend plus que ça. Il a l'impression qu'elle émane d'une puissance secrète, qui lui veut du mal. Il essaye d'imaginer qui est en bas. Mais il n'est pas sûr qu'il y ait quelqu'un... Peut-être que ça sonne tout seul. Peut-être que ça sonne dans sa tête ! On peut s'arracher la tête, si elle sonne comme ça, de manière intempestive ? Il a conscience qu'il perd les pédales, mais il a le plus grand mal à se contrôler. Pour ça aussi, il voudrait s'arracher la tête. Débrancher. Dormir ? Mais dormir lui fout la trouille. Que va-t-il rêver ? Et comment se réveillera-t-il ? Comment sera le monde à son réveil ?

Il a lu quelque part, dans toute la paperasse, que, pour retrouver son calme, il faut fixer son attention sur un objet trivial, très concret. Le téléphone ? Ben non ! Le trousseau de clés ? Le vase ? Il faut un objet qui n'appelle pas d'interprétation, qui ne suggère rien d'autre que lui-même. Mais tout l'entraîne dans son délire… Il pense « tout fait farine au moulin ». Ça le fait penser au four et au moulin. Le four, la shoah… Le téléphone, les clés, la sonnette, le vase, les fleurs, les cimetières, les fous, la mort… Ça va trop vite ! Il n'arrive pas à contrôler. Ça s'enchaîne tout seul. Ça l'emporte ! Il se sent entraîné dans une spirale irrésistible. Spirale ! La lessiveuse, les cercles de l'enfer de Dante, la mort, les fous…

Jacques sent qu'il titube. Il vacille. Au propre et au figuré. Mais il lutte ! Il ne veut pas s'abandonner. La peur le tenaille. C'est un drôle de combat qu'il mène. Contre lui-même. Il a le sentiment que deux parts de lui-même s'affrontent. Ça le fait rire, parce que ça évoque un état pathologique, croit-il savoir. Ça porte un nom. Comment encore ? Impossible de s'en rappeler ! Et d'abord, ce n'est pas drôle ! Mais en même temps, si, pourtant. Il poursuit l'histoire. Il imagine qu'*on vient le chercher* ! Ambulance… Pimpon ! Des grands gaillards costaux qui l'embarquent. Ce serait bon, en fait. Impossible de résister. Plus qu'à se laisser faire. Accepter. Camisole. Dormir.

Ça n'existe plus… La collocation. Ça ne se passe plus comme ça. Sonia l'a dit. Elle lui a expliqué la nouvelle procédure. Il n'a pas tout retenu, mais il avait l'impression que ça ne changeait pas complètement les choses. L'évocation de Sonia le calme. Il revoit des images d'elle, apaisantes. Sonia assise parmi les fougères de la lande sur la colline. Sonia sur le chemin des contrebandiers. Sonia dans ce petit restaurant, dans la lumière chaleureuse. Sonia qui rit. Sonia qui… C'est passé ! Il se calme.

Mais tout à coup, une autre question surgit, brutale, effrayante. Jacques a bien écrit tout ça. Les preuves sont là, sur son bureau. Il a inventé son suicide, et ensuite ses propres funérailles, auxquelles il a convié ses personnages, comme une coquetterie d'auteur … Mais là, maintenant, s'il est bien lui-même… En ce moment… qui écrit ?

Une « fraternité discrète » comme disait l'autre (Lacan)

TATIANA KLEJNIAK
ARTISTE LICENCIÉE EN PHILOSOPHIE

Un jeudi matin, j'étais l'invitée (j'avais en fait demandé à l'être, invitée) à un petit déjeuner chez Revers[1]. Je connaissais l'endroit, m'y étais rendue, il y a de cela quelques années, déjà, pour un entretien, d'embauche. Le poste : animatrice art plastique. Public : des personnes fragilisées. Punaise, je le voulais ce job. Fait pour moi me disais-je. Oui, sur le coup, je m'y retrouvais. Les compétences, j'avais, l'envie, totale. Conclusion : raté, je ne l'ai pas eu, merde. Je ferme ma parenthèse. Petit déjeuner, donc. Une dizaine de personnes, qui arrivent, peu à peu, chacun à son rythme. Sonnent à la porte, chacun va ouvrir. Y suis allée, aussi. Dire bonjour, découvrir le visage de l'autre, sourire, se présenter. Anny, l'animatrice, charmante, me propose un café. M'invite à parler de mon travail (oui, ce que vous lisez, à l'instant). C'est ainsi que j'ai rencontré J, et G (on découvrira son récit dans mon prochain article, le dernier, oui, mon contrat se termine, zut zut zut).

Quelques jours plus tard, je retrouve J, à la terrasse d'un café. On échange quelques paroles, je sors mon enregistreur vocal, lui demande si ça ne le dérange pas, non, ok, j'allume l'appareil, m'apprête à lui poser une question, large, pour débuter, lui dit que paf, c'est parti, et là, il se branche, tout seul, et commence à parler, non-stop, ou presque. Je lui poserai quelques questions, peu, et l'écouterai me raconter, une partie de sa vie. Merci J, pour ta confiance, et cette rencontre.

Alors, vous savez ce qu'on va faire ? A mon tour, je vous le livre, ce récit, de J, pas en entier, dommage, trop long, mais presque, d'un coup. Je ne l'interromps pas, me retiens, d'intervenir, de pointer tel mot, telle expression, de questionner. Non, rien, silence. Vous le lisez, et on en parle, après.

[1] *Située dans le quartier nord, Revers est une belle et grande maison, très accueillante, qui participe, par de multiples actions collectives, divers ateliers et collaborations, à l'insertion de personnes fragilisées. Leur site : http://www.revers.be*

Qui parle ?

« J'ai passé trente ans dans le Hainaut avant d'atterrir ici, et un jour j'ai eu une dépression à cause de mon ex épouse. Avec tout ce qu'elle m'a fait voir, j'ai tout accumulé dans mon corps. Et puis j'ai rencontré une autre femme et j'ai craqué. Et quand tu craques comme ça, tu as la tête dans les nuages. Tu ne vois pas les gens comme d'habitude. Tu croises quelqu'un et tu penses que cette personne te veut du mal. Je ne suis pas craintif mais méfiant. Et je me suis retrouvé à l'hôpital et on m'a soigné. J'y suis resté deux mois, j'avais cinquante ans, et avant ça j'étais nickel. Ma compagne ne voulait pas me reprendre de l'hôpital, alors ma sœur m'a pris chez elle. Un médecin me donnait mes médicaments. Quand je ne prenais plus mon traitement, je ne supportais plus les amis de ma sœur, je ne supportais plus ma sœur qui se disait que je déraillais.

Un jour je me suis battu avec ma sœur, mais ce n'était pas de ma faute. J'ai une double personnalité. Si je ne prends pas mes médicaments je ne supporte plus personne, qu'il me soit étranger ou pas.

Quand je me suis battu avec ma sœur, j'ai eu un trou noir. Il y a un truc bizarre. Mon grand-père est mort depuis longtemps. Il est enterré en Italie. Il faut trois jours et trois nuits pour aller là en train. Et j'entendais sa voix. Je lui disais de venir me chercher. Je lui parlais. J'étais l'unique. Quand j'ai eu le trou noir, mes yeux étaient voilés, je ne voyais plus rien du tout, ça a duré longtemps. Il y avait la police, mais je devais les toucher pour savoir s'ils étaient là, prendre la main de ma sœur aussi, pour me rassurer. Puis ils m'ont fait une piqûre, et on m'a conduit à Lierneux.

Je me suis retrouvé à Lierneux en 2016 pendant quatre mois. Ma sœur venait me voir, me prenait en week-end, souvent. Elle me téléphonait tous les soirs, je me sentais moins seul. J'y avais des amis, je m'entendais bien avec car j'avais mon traitement. Mais j'avais envie de partir de là. Maintenant j'habite tout seul et j'ai rencontré une femme. Elle me fait confiance. Après j'ai eu un psychologue, et une psychiatre que je n'ai vue qu'une seule fois sur un an. Elle m'a juste demandé ce que je prenais comme médicaments. Au début avec le psy ça n'allait pas et puis on s'est familiarisé. C'est le médecin qui me fait des ordonnances. Je ne veux pas d'embrouilles, je ne veux pas retourner à l'hôpital, j'ai assez donné. C'est pire qu'une prison, tu sais quand tu rentres mais pas quand tu sors.

Mes médicaments restent chez ma sœur, et le samedi on fait les médicaments ensemble. Je les mets dans les cases, matin, midi, soir. Je n'ai plus de soucis et je m'entends bien avec

tout le monde. Je vais mieux parce que avant dans le Hainaut il y avait des gens méchants contre moi, alors j'étais agressif. Au début quand je suis arrivé ici avec tous les médicaments je dormais jusque 15 heures, ça m'assommait. Je me levais, me lavais et puis regardais la télévision jusqu'à 3 heures du matin. Pendant sept ans je ne voulais pas sortir de la maison, ça ne m'intéressait pas. Et puis ma sœur m'a parlé de Revers. Je n'avais pas envie, mais elle m'a accompagné voir comment on m'accueillait. Véro m'a accueilli, nous a offert une tasse de café, m'a expliqué les activités, puis m'a demandé si je voulais faire un essai, ce jour-là, et ça m'a plu. Je me suis senti bien accueilli. J'ai vu que les gens que je côtoyais étaient conviviaux, et quand ma sœur est venue me chercher je lui ai dit que j'allais continuer car ça me plaisait bien. Maintenant ça fait deux ans, et quand je n'y vais pas je m'ennuie. Je me suis fait des nouveaux copains, copines, je m'entends bien avec les animateurs qui me respectent. Je respecte ce qui doit l'être. Maintenant c'est moi qui vais ouvrir quand on sonne à la porte. J'accueille les membres. Je montre comment on prépare le café. Quand c'est fermé je m'ennuie, alors je demande à ma sœur de me donner des trucs à faire. J'ai aussi un juge derrière mon dos qui m'a dit que je devais avoir une occupation, que je devais me bouger. Je fais sept ateliers. J'aime bien. Je m'entends bien avec tout le monde. Ça me fait du bien. Ma sœur me trouve épanoui depuis que je vais à Revers. J'ai mes journées complètes, et le lendemain je revois mes amis et les animateurs.

Mon amie m'aide aussi, je peux compter sur elle. Je suis bien entouré. J'ai beaucoup d'affinités avec ma sœur. Elle s'occupe de moi.

Je me sens mieux dans ma peau maintenant qu'avant la maladie. Je rends service à tout le monde. Je sers les cafés. Je sens que la société accepte comme je suis. Je ne saurais plus regarder la télévision toute la journée. Je vais chez Revers, fais la vaisselle, fais toute ma journée, je ne saurais plus m'en passer. Puis je vais chez ma sœur, manger, regarder la météo pour voir comment je vais m'habiller, ma sœur lave mon linge le week-end, puis le mercredi c'est le jour du repassage, puis je retourne chez moi, j'allume la télé jusque 11 heures, puis je prends mes médicaments et vais me coucher. Les oiseaux me réveillent le matin. Depuis que je suis par ici, je n'ai plus aucun ennui avec la police, c'est ça qui me plaît. »

Où (es-tu) ?

Bon, dense, le récit. Beaucoup de choses sur lesquels nous pourrions nous arrêter. Qu'est-ce qui vous a marqué, vous ? Interrogé ? Un point qui vous questionne ? Vous donne à réfléchir ? Un moment du récit, un événement particulier, un mot, de J ?

Reprenons, le début. J ouvre son récit sur le fait qu'il *craque*, il n'en peut plus, à un moment donné, ce n'est plus possible. Et puis très vite, passage à l'acte, il se bat avec sa sœur, mais, dit-il, *ce n'est pas de sa faute*. J'ai une *double personnalité*. Un autre, en lui, qui l'a poussé, à frapper, sa sœur. Et puis, le trou, noir. Il ne voit plus rien. Et l'hallucination, verbale[2]. Son grand-père lui parle, à lui, *l'unique*. Pourquoi ce basculement, ce jour-là, à cet instant ? Que se passe-t-il dans une vie, pour qu'à un moment donné, ça ne tienne plus ? Plus de point, d'appui. Plouf, la chute. De haut ? Ben ça dépend, de chacun. Le sentiment, fugace parfois, ou pas, de ne plus tenir, à rien. Rien du tout. Et puis, si, quand même, des petites choses, singulières, à (re)trouver, à créer. Des petites béquilles, chacun les siennes. Ouf.

M'avait marquée, aussi, chez J, les chiffres, dates, adresses, exactes. Importance et précision des lieux, du temps. Une signification tous ces chiffres ? Un désir, aussi, d'ordonner, d'organiser. Médicaments, tâches ménagères, horaire des ateliers, programme télé et ménager, avec sa sœur.

Sacré soutien, sa sœur. Présente, depuis le début. Elle l'a accueilli, chez elle, comme il le sera, chez Revers. Des lieux, où se poser. Oui, la question du lieu est fondamentale. Un lieu où l'autre m'accueille, m'offre l'hospitalité, à moi, l'étranger, l'étrangère. Accueilli, J ne l'était pas, dès l'enfance, frappé, marqué, sur la tête, le corps, un médecin du coin a d'ailleurs voulu l'adopter. Il ne l'était pas, non plus, dans le Hainaut (*jamais plus le Hainaut*, me dira-t-il), l*es gens étaient méchants*, sa compagne *n'a pas voulu le reprendre*. L'hôpital, *pire qu'une prison*, la psychiatre, vue une seule fois, en un an, une seule question, celle des médicaments. Mais J a trouvé trois lieux. Son appartement, où les oiseaux le réveillent, le matin. Chez sa sœur, où il mange, regarde la météo, compte et ordonne les médicaments…

---

[2] *S'agissant de l'hallucination verbale, Lacan, partant de l'observation que le sujet articule ce qu'il dit entendre, pointe un phénomène assez simple, et évident, qui cependant a souvent été négligé. « Le phénomène de la parole, interroge-t-il, sous ses formes pathologiques comme sous sa forme normale, peut-il être dissocié de ce fait qui est pourtant sensible, que lorsque le sujet parle, il s'entend lui-même ? […]. On semble oublier que dans la parole humaine, entre beaucoup d'autres choses, l'émetteur est toujours en même temps un récepteur, qu'on entend le son de ses propres paroles ». Jacques Lacan, Le séminaire Livre III, Les psychoses, Editions du Seuil, Paris, 1981, p33.*

Et Revers, où il suit sept ateliers, prépare le café, et à son tour, accueille. Lieux hospitaliers, et de connivence[3]. J comme hôte. Mais qui est l'hôte ? Celui qui reçoit, ou celui qui passe le seuil ? Celui qui est chez lui, ou celui qui n'y est pas, pas encore ? J, dans un seul et même mouvement, accueille, et est accueilli. Hôte au double sens du terme. Permutation des positions. Se dévoile, dans, par ce renversement, le cœur même de l'hospitalité. Oui, le cœur. Derrida, pour terminer : « L'hôte devient l'hôte de l'hôte. […]. Ces substitutions font de tous et chacun l'otage de l'autre. Telles sont les lois de l'hospitalité.[4] » .

[3] *Quitte à paraître obsédée par les chats (je vous renvoie ici à mon article « Mais moi qui suis-je ? » , à lire sur www.psychiatries.be. La connivence, Jean Oury, la lie à son amour absolu des chats. Je le cite, longuement : « Connivence, pour moi, c'est justement être là sans avoir l'air d'y être, dans la pure attention […]. Non pas savoir tout ce qui se passe, mais être sensible à ce qui se passe. La définition même de la connivence est liée à mon amour absolu des chats : les chats, ils font de la connivence […]. Ils ont les yeux fermés, mais ils savent tout » (Salut Nini). Jean Oury, Préalables à toute clinique des psychoses, Eres, Toulouse, 2016, p.46.*

[4] *Jacques Derrida, Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité, Calmann-Lévy, Paris, 1997, p.111.*

Illustration de couverture :
par l'atelier d'infographie « À l'Est » d'Article 23 asbl
sur base d'une illustration des ateliers de Revers asbl.

Illustrations de pages intérieures :
issues des ateliers de Revers asbl.

Mise en page :
par l'atelier d'infographie « À l'Est » d'Article 23 asbl.

Éditeur responsable :
Centre Franco Basaglia asbl
Chaussée des Prés 42-44
4020 Liège
educationpermanente@psychiatries.be
+32 4 227 02 58
www.psychiatries.be

Le Centre Franco Basaglia, Revers, Article 23 et le Siajef sont des Expériences du Cheval Bleu.
www.chevalbleu.be.
Le Cheval Bleu et ses associations font également partie du Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie.

CENTRE FRANCO BASAGLIA

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
culture.be
Wallonie

Le Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie associe des citoyens et des organisations impliqués dans les transformations sociales et affectives auxquelles nous invitent les problèmes de santé mentale. Il invite à se préoccuper des maladies psychiatriques et des souffrances psychiques comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société.